

# Proximité(s)/Nähe

Cité Jardin/Lyon

High-Deck-Siedlung/Berlin

## Un nouveau public européen

Peut-on l'observer en dehors  
des centres culturels urbains ?

## L'art et la vie quotidienne

Comment apprendre les un.e.s des autres ?

## Ateliers

Qui enseigne ?  
Qui apprend ?

et d'autres possibilités...

...the ...



## **1. Introduction**

### **4. Till Baumann**

Des traces dans l'espace vide

### **10. Oliver Bulas**

Aimeriez-vous participer à  
une expérience d'entraide ?

### **18. Van Bo Le-Mentzel**

Wok Hard - Play Hard!

## **22. Interview de Marc Bourgeois**

### **24. Jan Kopp**

Abstimmen - Retours et projections

### **30. Félix Luna**

Hobbieconomies

### **38. LALCA & Les Inattendus**

Extrait du Carnet de bord  
d'une expérimentation

### **44. Postface**

Des pas résonnent...

## **50. Biographies**



*Proximité(s)/Nähe* est une série de workshops qui s'est déroulée au cours de l'année 2021. Son objectif premier était de tenter de créer une situation de dialogue entre la Cité Jardin du 7<sup>e</sup> arrondissement de Lyon et le High-Deck-Siedlung à Neukölln/Berlin. L'intention de cette conversation franco-allemande était d'initier un processus d'observation et d'expérimentation de l'émergence supposée d'un nouveau public européen commun dans des zones désignées comme « périphériques » au sein de deux métropoles urbaines. Ce programme a été organisé par deux entités de chaque pays : Veduta/Biennale de Lyon<sup>1</sup> et le Collectif *How To*<sup>2</sup>.

Cette publication accompagne les connaissances et les workshops qui ont été partagés en amont, pendant et après ces derniers. Elle rassemble les voix et les expériences des différentes personnes impliquées – artistes, actrices et acteurs locaux, ainsi que participant·e·s – sans les relier intentionnellement les unes aux autres. En tant que telle, elle tente de refléter l'horizontalité que nous avons souhaité inscrire dans la conception curatoriale des ateliers. Ce matériel rassemblé raconte des expériences vécues et ce qu'il pourrait et devrait potentiellement en advenir. Elle est en partie prête à être activable ou reçue comme une autre graine qui pourrait bien essaimer ou éclore à l'avenir. Les savoirs qui peuvent prendre vie. Nous sommes souvent surpris par l'épanouissement qui se produit sans nous et hors de notre contrôle.

**Oliver Bulas, Annette Hans and Adeline Lépine**

---

<sup>1</sup> Veduta est un espace expérimental de la Biennale d'art contemporain de Lyon créé en 2007 afin de renforcer la spécificité de la manifestation, soit considérer le rapport Art/territoire comme l'un de ses principaux axes de développement. Veduta constitue un laboratoire, entièrement consacré à la conception de processus créatifs collectifs impliquant des artistes, des œuvres, des spécificités territoriales et surtout des usagères et usagers des contextes urbains où ils s'implantent. Consacré à une observation des effets de l'implication de « communautés par le faire » dans la co-conception de l'art, Veduta active une boîte à outils reposant sur la convivialité, l'hospitalité et le vivre ensemble. Ces situations de rencontres et de dialogues favorisent un désir de participation menant, souvent après coup, à des initiatives autonomes et émancipées.

<sup>2</sup> *How To* est un collectif qui a débuté par une publication réalisée en 2018, intitulée *How To : The Flow of Spirit in Order to Master the Unbridgeable*. Celle-ci rassemblait des petites annonces d'ateliers potentiels et fictifs accompagnés d'une suggestion d'exercices. Les artistes participants avaient été ainsi invités à concevoir une situation de partage, de connaissances théoriques et pratiques sur la manière d'opérer des mouvements dans la relation entre les individus et les communautés, de l'architecture à l'urbanité, ou entre le tissu social, les corps, les langues et les récits - par le déplacement des méthodes de l'art dans le domaine de la vie quotidienne.





« I can take any empty space and call it a bare stage. A man walks across this empty space whilst someone is watching him, and this is all that is needed for an act of theatre to be engaged. »

Peter Brook

« Anyone can do theatre, even actors. And, theatre can be done everywhere. Even in a theatre. »

Augusto Boal

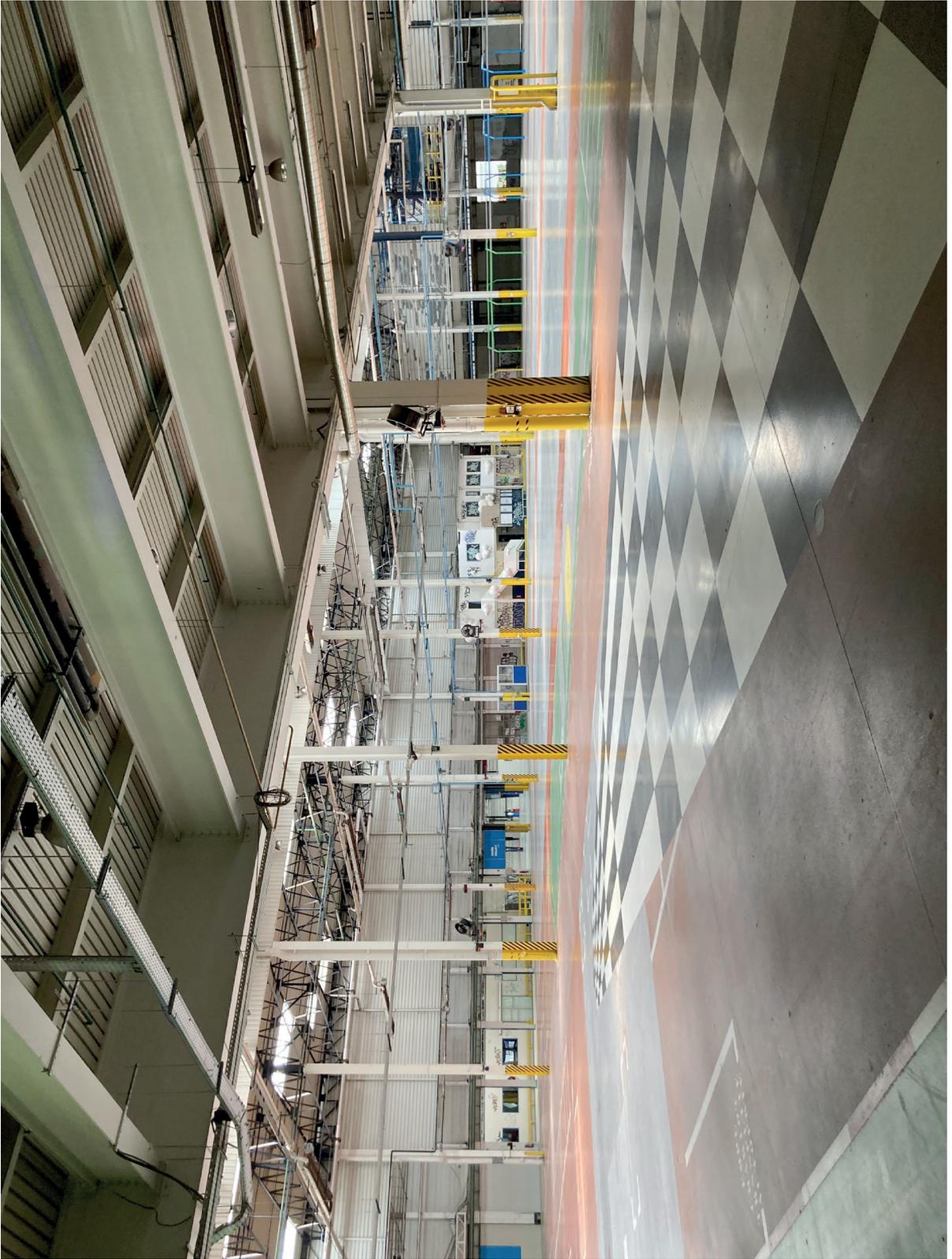
Les halles de l'ancienne usine Fagor-Brandt, située dans le quartier de Gerland à Lyon, sont des structures gigantesques. Lorsqu'elles sont vides, on dirait qu'elles ont été construites pour des dinosaures. Lorsque je suis entré pour la première fois dans ces halles en juillet 2021, pour préparer l'atelier qui allait y avoir lieu le lendemain, j'ai été très impressionné par l'immensité de cet espace vide, par sa densité atmosphérique. Mais c'est surtout son acoustique qui m'a coupé le souffle : un battement de mains ou un mot crié résonnait dans l'espace vide comme s'il s'agissait d'une immense nef ou d'une gorge montagneuse. En quelques vingt ans d'expériences dans le domaine du théâtre, je n'avais jamais travaillé dans un espace aussi vaste et vide. Ma première pensée : c'est parfait ! Puisque le contexte sanitaire nous impose de toute façon de garder nos distances lors de l'atelier, il n'y a pas de meilleur endroit que celui-ci en temps de pandémie. Et puis, je me suis mis à imaginer combien il serait passionnant, dans un tel contexte acoustique, de travailler avec des sons : sons forts, sons subtils, parler, crier, chuchoter, grésiller.

Lorsque je suis arrivé à l'usine le lendemain, il pleuvait à verse. Je suis entré dans les halles et j'avais du mal à comprendre mes propres mots tant la pluie tapait fort sur le toit de tôle. Ce n'était pas l'idéal pour un atelier censé travailler, entre autres, autour de sons subtils. Mais pas de quoi déconcentrer les participant·e·s, jeunes et adultes, même si nous devions parfois crier pour nous faire entendre. Malgré toutes les adversités acoustiques, il·elle·s se sont lancé·e·s dans un atelier de quatre heures basé sur les méthodes esthétiques et théâtrales d'Augusto Boal et axé sur leurs expériences quotidiennes.

Augusto Boal est né en 1931 à Rio de Janeiro, où il est également décédé en 2009. Il est considéré comme le fondateur du Théâtre de l'Opprimé, une méthode qui, à l'aide d'un arsenal de techniques théâtrales, vise à transformer des situations d'injustice sociale :

*The Theatre of the Oppressed is an aesthetic method practiced in the whole world that was systematized by Brazilian playwright Augusto Boal. It stimulates the critical observation and the artistic representation of reality, envisioning the production of consciousness and concrete social actions. Theatre of the Oppressed proposes the elimination of the barrier between the stage and the audience to establish a free transit between the artists and the spectators, which are invited to act as subjects and producers of culture and knowledge, and to discuss concrete proposals for the questions presented on stage.*

- Bárbara Santos



1



2



3

Photographies 1, 2, 3 des usines Fagor prises avant l'atelier de Till Baumann dans le cadre du projet Proximité(s)/Nöhe, le mardi 06 juillet 2021 ©Till Baumann



Le théâtre de Boal se concentre sur les réalités vécues par les personnes qui le pratiquent. Ses exercices, jeux et techniques s'adressent tout particulièrement aux personnes qui n'ont aucune formation théâtrale : « Tout le monde peut faire du théâtre, même les acteurs » est l'une des citations les plus connues d'Augusto Boal. Au cours des vingt dernières années, j'ai fait du théâtre dans des prisons, des écoles, des centres de jeunesse (parfois même dans des théâtres), à Berlin, en Europe et en Amérique latine, avec des enfants, des jeunes et des adultes. La grande majorité des participant·e·s aux ateliers, projets et mises en scène étaient des personnes sans expérience professionnelle du théâtre, parfois même des personnes qui n'avaient jamais fait de théâtre de leur vie. Il s'agissait toujours de leurs propres expériences, de leurs univers de vie, de leurs visions de la société dans laquelle il·elle·s vivent et de leurs aspirations au changement.

En juillet 2021, en France comme en Allemagne, les réalités sociales étaient très marquées par les effets de la pandémie du coronavirus qui a donc également fait partie des sujets traités lors de l'atelier de Gerland. À quoi ressemblait le quotidien des participant·e·s aujourd'hui, en juillet 2021, et comment était-il lors du premier confinement en 2020 ? De quelle manière la pandémie a-t-elle changé la société et notre quotidien social ? Que signifie la solidarité en période de pandémie ? Ce sont de telles questions que le groupe a explorées en utilisant les méthodes esthétiques et théâtrales de Boal. Alors que nous nous déplaçons, au son de la pluie, dans les immenses halles de l'ancienne usine, ont émergé des images, des séquences chorégraphiques, des scènes courtes, des textes poétiques.

Quasi intuitivement, nous n'avons cessé pendant l'atelier d'orienter nos mouvements et actions en fonction des nombreux marquages qui recouvraient le sol des halles. À première vue, ces lignes, cercles et rayures colorés ressemblaient à des peintures géométriques grands formats, puis, à y regarder de plus près, à une cartographie d'une époque révolue. Ainsi, cet espace qui paraissait vide de prime abord ne l'était en fait pas du tout – il était en réalité plein de traces laissées ici et maintenant par le passé du bâtiment. Des machines à laver y avaient été produites pendant des décennies, jusqu'à ce que l'usine Fagor-Brandt ne ferme en 2015 malgré les vives protestations des travailleur·e·s, dont beaucoup vivaient dans le quartier de Gerland.

Parmi les participant·e·s à l'atelier de juillet 2021, pour la plupart jeunes, se trouvait un homme plus âgé qui avait travaillé chez Fagor-Brandt jusqu'à la fermeture de l'usine. Il avait fait son apprentissage dans ces locaux et y avait ensuite produit des machines à laver pendant 35 ans. Il était celui qui pouvait lire les traces du passé et déchiffrer les signes sur le sol. À la fin de l'atelier, il a raconté, visiblement ému, aux jeunes participant·e·s ce qu'était la vie quotidienne dans l'usine à cette époque, où se trouvaient les machines, les trajets que parcouraient les ouvrier·ère·s le long des marquages au sol et le bruit assourdissant des machines qui résonnait dans ces halles. Son récit a rempli l'espace vide de souvenirs, a rendu visible le passé du lieu et nous a finalement permis de quitter les lieux dans un état complètement différent de celui dans lequel nous y étions entré·e·s.



**Références bibliographiques :**

- Boal, Augusto : *Theatre of the Oppressed*, New York 1979.
- Boal, Augusto : *Theater der Unterdrückten*, Frankfurt a.M. 1989.
- Boal, Augusto : *Théâtre de l'opprimé ; pratique du théâtre de l'opprimé*, Paris 2003.
- Boal, Augusto : *Übungen und Spiele für Schauspieler und Nicht-Schauspieler*, Berlin 2013.
- Boal, Augusto : *Jeux pour acteurs et non-acteurs*, Paris 1997
- Brook, Peter : *The Empty Space: A Book About the Theatre: Deadly, Holy, Rough, Immediate*, New York 1968.
- Santos, Barbara : *Theatre of the Oppressed, Roots and Wings. A theory of praxis*, Rio de Janeiro/Berlin 2019.





Photographies prises lors de l'atelier de Till Baumann aux usines Fagor dans le cadre du projet *Proximité(s)/Nähe*, le mardi 06 juillet 2021 ©Till Baumann



**Would you Like to Participate in an Experience of Reciprocal Support?**  
*Aimeriez-vous Participer à une Expérience d'Entraide ?*

## Description d'un possible atelier

Cet atelier vise une production spontanée et improvisée de gestes, de rôles, d'images, de récits et de mouvements provoqués par des jeux. En utilisant les moyens typiques de production de sens autour de « monuments réels » (médiats, journaux, livres, événements (table ronde, etc.)), il s'agit de provoquer au sein du groupe de participants un échange d'expériences sous forme de souvenirs qui permettra à cette communauté nouvellement formée de s'affirmer et de gagner en assurance. L'atelier propose notamment des exercices qui donneront aussi aux adultes l'occasion de rêver, puis de concrétiser certains de leurs rêves.

Une première variante de cet atelier a eu lieu le 10 juillet 2021 dans le quartier de Gerland à Lyon dans l'ancienne usine Fagor avec Veduta et des habitant·e·s du quartier.

Ayant grandi dans un quartier défavorisé de la banlieue est de Hambourg, j'ai été très tôt confronté aux conditions de vie dans les banlieues. Cela a très largement contribué à faire de moi la personne que je suis aujourd'hui. Mes parents sont des immigrants polonais et il y avait beaucoup d'autres familles d'origine non allemande autour de nous.

La vie de quartier m'a appris à considérer le multiculturalisme comme une évidence naturelle. Si j'avais grandi dans une banlieue aisée, qui sait, j'aurais peut-être eu une enfance « plus blanche ». Lorsque j'étais enfant, vivre avec les autres se faisait sans effort. Les différences d'origine culturelle ou de couleur de peau n'avaient pas beaucoup d'importance.

Mais la rencontre avec la population allemande, en particulier avec les adultes, n'a pas été aussi simple. Soit il·elle·s se plaignaient constamment et vous réprimandaient, soit j'avais l'impression qu'il·elle·s m'ignoraient, me méprisaient. Je voyais surtout cela comme un problème personnel : il y avait quelque chose qui n'allait pas chez moi. Ce n'est que plus tard que j'ai fait le lien entre ce sentiment de ne pas être traité en égal au quotidien et, par exemple, les dames plus âgées qui me demandaient si j'étais d'origine méridionale ou les collègues de travail qui me demandaient depuis combien de temps je vivais en Allemagne. Mon expérience de la banlieue, où la richesse créée par la diversité des personnes s'oppose à un désert administré et au traumatisme qui en découle, m'a conduit à créer cet atelier. Je comprends de plus en plus que mon histoire, en tant que personne ayant grandi dans un quartier défavorisé, s'inscrit dans une longue histoire de l'oppression. Quelles sont les forces à l'œuvre qui privent tant d'entre nous de notre dignité et de nos traits de personnalité ?

Si je me réfère à Frantz Fanon, les souffrances historiques semblent être comme une sorte de masque qu'il n'est plus possible de distinguer de notre propre visage pour pouvoir l'enlever. Ces masques métaphoriques peuvent se manifester, par exemple, par des comportements névrotiques qui se glissent de manière compensatoire entre nous et la société hégémonique. Involontairement pris dans ce rôle, beaucoup de nos familles portent de génération en génération le complexe d'infériorité qu'il contient.



1

## Préparation

Dans un vaste espace ou dans plusieurs pièces sont installées les différentes « stations » de l'atelier. Elles sont conçues comme des stands de foire : chaque station est en permanence encadrée par une personne et les participant-e-s peuvent se déplacer de l'une à l'autre. Il y a quatre stations en tout. En fonction des activités qui s'y déroulent, une station peut être équipée de différents objets tels que des sièges ou du matériel pour écrire et bricoler.

Après s'être échauffé-e-s ensemble, les participant-e-s à l'atelier commencent par les stations 1 ou 2, qui permettront d'accéder aux deux stations suivantes et qui se déroulent en parallèle. Les participant-e-s sont libres de choisir l'une des deux premières stations. Chaque session à une station dure environ 20 minutes. Une fois qu'il-elle-s ont terminé, les participant-e-s sont libres de choisir l'ordre dans lequel il-elle-s souhaitent visiter les stations 3 et 4. Les stations 3 et 4 se déroulent simultanément en deux sessions chacune. Cela permet à tou-te-s les participant-e-s de participer au moins une fois à chaque station. Afin de faciliter les passages entre stations, il est souhaitable que toutes les stations aient à peu près la même durée et se terminent ou commencent au même rythme.

Des chaises en nombre suffisant sont nécessaires à chaque station. À Lyon, pour la station 3, nous avons posé une couverture au sol sur laquelle les participant-e-s étaient assis-es. À la station 4, divers matériaux, outils et objets peuvent être mis à disposition pour donner l'inspiration nécessaire à la création d'un petit monument destiné à l'espace public. Nous avons utilisé des bouquets de fleurs, des ballons de baudruche, du papier, des stylos de couleur, du ruban adhésif, des guirlandes phosphorescentes, des bougies, etc. Cette liste n'est pas exhaustive et peut être complétée à volonté.

# Déroulé

## 1. Rencontre en grand groupe

### Jeux d'échauffement

#### Exercice 1

« *Formons un cercle ensemble.* » Tour à tour, les participant-e-s disent leur nom en faisant un mouvement ou un geste. À chaque fois, les autres personnes du groupe imitent ce geste et répètent le nom. On fait le tour du cercle. (Durée : environ 2 min.)

#### Exercice 2

Chacun et chacune dit son nom et raconte deux histoires de sa vie qu'il ou qu'elle a trouvées formatrices ou significatives. (10 min.)

### Jeu 2

Tout le monde se tient debout en cercle. Un-e participant-e commence par un geste ou un mouvement spontané. Le geste est imité par la personne à côté de lui-elle, mais amplifié et exagéré. Le résultat est repris par la personne suivante et exagéré davantage. Et ainsi de suite, sans aucune limite d'expression. Side Coaching : « *Plus grand le geste !* » (2 min.)

### Jeu 3

Les joueur-euse-s se tiennent debout en cercle. Une personne commence et attrape dans l'air un objet imaginaire. Il·Elle le tient d'une manière caractéristique à l'objet et le remet à la personne voisine. Le voisin ou la voisine saisit l'objet et révèle quel objet il ou elle a imaginé recevoir (même si cela diffère des intentions de la première personne) et le ou la remercie. Ensuite, ce-tte joueur-euse pose le cadeau, attrape un nouvel objet dans les airs et le donne à son voisin ou sa voisine. Le processus se poursuit ainsi jusqu'à ce que tout le monde ait eu l'occasion d'offrir un cadeau. (3 min.)

Lors de notre rencontre à Gerland, certain-e-s participant-e-s n'étaient pas satisfait-e-s de l'interprétation de leur objet par leur voisin-e et l'ont corrigé-e en disant quel était l'objet qu'il-elle-s avaient imaginé.

#### Exercice 3

Les participant-e-s racontent tou-te-s en même temps les deux histoires de l'exercice 2, en s'exprimant de manière audible dans la langue de leur choix. Cacophonie : les voix se mêlent et s'entremêlent. Et pendant que nous parlons, nous nous déplaçons dans toute la pièce. (3 min.)

Un participant m'a dit après coup qu'il avait été impressionné par cet exercice. J'ai découvert cette approche lors d'un atelier mené par Wallace Lino, chercheur, acteur et réalisateur brésilien spécialiste des questions LGBTQIA+.



2



3

## 2. Les stations

Les participant-e-s sont invité-e-s à se rendre à la station 1 ou à la station 2 avant de passer ensuite aux stations 3 et 4.

### Station 1.

Les participant-e-s s'assoient ensemble.

Il·Elle-s commencent par chercher leur pouls et le mesurer. « *Comptez chaque pulsation du mieux que vous le pouvez.* » (1 min.)

Puis, les participant-e-s se répartissent dans la salle et continuent à bouger. Il leur faut ensuite s'imaginer qu'une grande tristesse s'abat soudain sur eux-elles : « *Imaginez que vous êtes très tristes. Imaginez que vous avez peur et que vous êtes intimidés. Dirigez votre attention vers votre intérieur : comment vous sentez-vous lorsque vous êtes tristes ? Vous pouvez vous déplacer dans la pièce avec ce sentiment et observer comment il évolue.* »

La personne encadrante poursuit après une pause : « *Je vais maintenant introduire une échelle d'intensité du sentiment. 0 correspond à l'absence de sentiment et 10 correspond à son intensité maximale. Entre les deux, on augmente ou diminue le niveau d'anxiété et de tristesse atteint.* » (Idée de Side Coaching : « *Soyez plus malheureux ! Plus ! Plus !* ») (2 min.)

« *Exprimez librement vos sentiments et prenez conscience de ce que vous ressentez (Que fait votre corps ?). On monte jusqu'à 10 et on redescend. L'exercice se concentre maintenant sur les différentes parties du corps, une par une.* »

① « *Concentrez-vous sur vos jambes. Comment le sentiment de tristesse et de timidité influence votre démarche ?* » « *Vous êtes maintenant devenus très discrets par timidité.* » « *Vous êtes très tristes.* » L'encadrant-e de la station 1 crie aux participant-e-s les chiffres de 1 à 10 par ordre croissant pendant environ 2 minutes. On remarque alors chez beaucoup de personnes des signes physiques de leur état psychique, mais ce qui est déterminant, c'est l'expérience subjective. « *Vous êtes lourds de tristesse.* » Arrivé-e-s à 10, les participant-e-s peuvent maintenir dans leurs jambes la sensation à laquelle il·elle-s ont atteint ce niveau d'intensité (« *On continue comme ça.* »).

② « *Pendant ce temps, déplacez votre attention sur votre ventre et votre poitrine.* ». Procédez de la même manière qu'en ① avec le ventre et la poitrine. (2 min.)

③ Bras et mains (2 min.)

④ Cou et tête (2 min.)

⑤ « *Fixez votre visage sur une expression triste.* » Bouche et mâchoire (2 min.)

⑥ Yeux, sourcils, front et nez (« *Vos yeux deviennent très tristes. Luttez contre vos larmes.* ») Side Coaching : « *Soyez malheureux. Plus encore. Plus encore.* » (2 min.)

« *Maintenant, passez un peu de temps avec ce sentiment (explorez ce que vous ressentez).* » (2 min.) Enfin, les participant-e-s sont invité-e-s à écrire tout ce qui leur vient à l'esprit : sentiments, images, personnes, souvenirs, situations, odeurs, sons. Il·Elle-s peuvent également enregistrer une note vocale avec leur smartphone. Ces notes servent d'aide-mémoire aux stations suivantes et leur permettent de se remettre plus rapidement dans la situation, dans la position incarnée juste avant.

(20 minutes en tout)

## Station 2.

Le groupe est assis confortablement ensemble.

« *D'abord, nous prenons tous ensemble une profonde respiration.* » Tout le monde prend un moment pour se détendre avec un exercice de respiration. (1 min.)

La personne encadrante passe au premier exercice : « *Imaginez que l'air est une substance épaisse. Sentez la pression qu'exerce cette substance sur votre corps.* » Les participant·e·s disposent d'un court laps de temps pour s'habituer à cette nouvelle sensation. « *Commencez à bouger votre tête et vos bras en résistance à cet épais liquide. Vous n'avancez que très lentement et chaque mouvement vous coûte un gros effort.* » Dans un deuxième temps, les participant·e·s sont également autorisé·e·s à se lever et à se confronter physiquement à cette lourde masse épaisse qui, au début, ressemble plus à de la cire qu'à du miel. Le groupe est maintenant invité à se déplacer à travers ce liquide. À intervalles rapprochés, l'encadrant·e attire l'attention des participant·e·s sur leur visage, leurs jambes, leurs bras, leur dos, leur poitrine, etc., les parties de leur corps avec lesquelles il·elle·s entrent en contact avec cette masse résistante qu'il·elle·s tentent de traverser.

Au fur et à mesure du parcours et au gré des annonces de la personne encadrante, l'air devient de plus en plus fluide. Sa viscosité s'est diluée et il est désormais plus miel que cire, se transforme en eau, puis devient, finalement, l'air que l'on (re)connait. Les participant·e·s ont le temps d'adapter leurs sensations et leurs mouvements aux conditions changeantes. (4 min.)

« *Déplacez-vous dans la pièce et imaginez que vous êtes très légers.* » L'encadrant ou l'encadrante énonce une échelle allant de 1 à 10 pour décrire le degré de légèreté ressenti par les participant·e·s. (1 = « *Vous vous sentez légers.* », de 2 à 9 = « *Léger comme une plume* », « *Vous risquez d'être emportés par un coup de vent.* », « *Vous décollez du sol.* », 10 = « *Vous commencez à voler.* ») (2 min.)

Avec une sensation de légèreté dans le ventre, le groupe passe à l'exercice suivant : « *Imaginez que vous êtes très fiers, vous vous sentez très à l'aise.* » « *Vous vous redressez.* » « *Vous relevez la tête.* » « *Imaginez que vous êtes très sûrs de vous : comment marchez-vous ?* ». La démarche est exagérée et surélevée autant que possible. (2 min.)

« *Continuez à marcher et pensez aux personnes qui ont fabriqué les objets et l'architecture que vous utilisez chez vous (imaginez comment ils ont été construits/fabriqués - imaginez les personnes qui y travaillent). Pensez à ceux qui ont planté, cueilli et filé le coton de vos draps et qui ont collecté, transformé et exporté les grains que vous broyez pour votre café du matin ; aux camionneurs qui ont apporté votre nourriture en ville.* » (1,5 min.)

« *Maintenant, imaginez comment vous pourriez leur exprimer, sans hésiter, votre plus sincère gratitude.* » Ici, la gratitude peut être exprimée par des mouvements ou les participant·e·s peuvent la ressentir dans leur corps. Ce faisant, il·elle·s peuvent se sentir détendu·e·s, ressentir les forces que cela éveille en eux·elles, se défaire de leurs inhibitions et partager un élan de générosité. (1,5 min.)

« *Maintenant, imaginez que vous avez des superpouvoirs !* » « *Vous vous surpassez.* » « *Vous êtes très forts ou très habiles !* » « *Vous pouvez tout faire !* » « *Vous êtes si puissants que vous pouvez aider tout le monde à résoudre ses problèmes.* » « *Vous avez la possibilité de réaliser tout ce que vous avez toujours voulu faire.* » « *Vous n'avez aucune limite !* » « *Rien ne peut vous arrêter !* » « *Que ressentez-vous dans vos jambes ?* » « *Que ressentez-vous dans votre ventre ?* » « *Qu'est-ce que ça fait à vos mains et à vos bras ?* » « *Est-ce que vous le ressentez aussi dans votre visage ?* » « *Vous êtes très intelligents ! Vous êtes très rapides ! Vous avez beaucoup d'énergie !* » « *Si vous le souhaitez, vous pouvez élargir vos mouvements en courant, sautant ou dansant.* » (3 min.)

Enfin, la station 2 s'achève par une marche introspective :

« *Passez un peu de temps avec la sensation à l'intérieur de vous et ressentez-la dans toutes les parties de votre corps.* » (2 min.)

Chacun·e essaie de décrire son état en prenant des notes sur papier ou en s'enregistrant sur un support audio. « *Notez tout ce qui vous vient à l'esprit. Il peut s'agir de souvenirs, d'images, de sentiments, de personnes, de sons...* »

(20 minutes en tout)

### Station 3.

Après avoir terminé les stations 1 et 2 (et après une courte pause), les participant·e·s choisissent de continuer à la station 3 ou à la station 4. Idéalement, un groupe composé de participant·e·s des stations 1 et 2 se réunira à la station 3.

On demande maintenant aux joueur·euse·s de réaliser spontanément (sans trop réfléchir) une action devant le groupe qu'il·elle·s associent au rôle qu'il·elle·s ont construit à la station précédente. Il·Elle·s peuvent s'aider des notes prises. L'activité se fait uniquement par des mouvements du corps et aucun langage n'est utilisé. C'est une personne de la station 1 qui commence, à condition qu'il y en ait effectivement une dans le groupe. « *Quelle activité est caractéristique de votre état émotionnel ?* » ou « *Quelle action entreprendrait une personne qui ressentirait la même chose que vous ?* ». Le groupe observe ensemble ce que fait la personne. Lorsqu'elle a terminé ou que son action est interrompue, un·e deuxième joueur·euse (idéalement de la station 2) peut rejoindre la scène et « répondre » à la première personne en se basant sur ses propres sensations intérieures. « *Rejoignez-le/la. Que feriez-vous dans cette situation ?* » ou « *Maintenant, c'est votre tour. Comment répondez-vous à cela ?* » La première personne peut également poursuivre son activité en boucle. Ainsi se crée déjà une interaction qui pourrait être interprétée différemment par chacun, puisqu'elle n'a pas été clairement nommée. D'autres joueur·euse rejoignent tour à tour la scène, passant de la position de spectateur·rice·s à celle d'acteur·rice·s. Chacun·e ajoute un nouvel élément à la scène et une autre interprétation de la situation jouée. En superposant ainsi tous ces éléments, on obtient une scène d'une certaine complexité. Après environ 10 à 15 minutes, le jeu se termine et les participant·e·s se rassient pour interpréter ensemble ce qui s'est passé. Souvent se révéleront des malentendus dus à des interprétations différentes et émergera un récit que les joueur·euse·s auront tissé ensemble et spontanément (parfois malgré eux·elles).

S'il s'agit de la deuxième session à la station 3 avec des participant·e·s qui étaient auparavant à la station 4, il·elle·s ont ici l'occasion de synthétiser ensemble leurs réflexions sur un possible monument à construire et le récit formé ensemble, soit sous forme de performance, soit sous forme d'objet. Pour plus de détails, voir la description de la station 4. Les participant·e·s à la première session de la station 3 (qui sont venu·e·s directement des deux premières stations) peuvent passer à la station 4 avec leur récit en tête.

(20 minutes en tout)

Lors de notre atelier dans le quartier de Gerland à Lyon, tou·te·s les participant·e·s ont parcouru toutes les stations (sans répartition en groupes aux stations 1 et 2), ce qui diffère de ce qui est présenté ici. Sarah de l'équipe Veduta m'a aidé à introduire les exercices en les traduisant en français. Au lieu de parvenir à un dialogue par le biais d'un jeu improvisé, Fanny (également de Veduta) a utilisé les notes écrites des participant·e·s à la station 3 pour mener la discussion de groupe et proposer des ponts entre leurs associations négatives et leurs rêves. À cette fin, nous avons rassemblé à la station 3 les notes prises par les participant·e·s aux stations précédentes, les avons mélangées et redistribuées de manière aléatoire et anonyme. Si un·e participant·e tirait ses propres notes, il·elle les remettait et en prenait d'autres. Cela permettait de s'assurer que les notes d'une personne étaient toujours traitées et proposées à la discussion par une autre personne.

Ce faisant, nous avons fait au groupe les suggestions suivantes :

« *Traitez vos propres rêves aussi consciencieusement que vous le feriez avec les tâches que vous devez accomplir au travail.* »

« *Comment faites-vous pour votre travail/à la maison/à l'école ?* » (Vous avez déjà les compétences nécessaires, quelles sont-elles ?) « *Maintenant, prenez ces rêves (de la station 2) et appliquez les compétences que vous utilisez au travail/à la maison/à l'école.* »

« *Rejoignez d'autres personnes et discutez ou réfléchissez : Que peut faire cette personne pour construire un pont entre l'impuissance formulée et ces rêves ?* »

« *Notez vos idées ou mettez-les en scène avec votre corps sous la forme d'une série de mouvements.* »

« *Nous vous aiderons dans toutes les activités si vous avez des questions ou des difficultés.* »

## Station 4.

À la station 4, les participant·e·s se rassemblent et discutent de la possibilité de construire un monument public s'inspirant de leurs traumatismes collectifs, de leurs rêves, et de tout ce qui pourrait les relier. Ici, l'histoire « écrite » ensemble à la station 3 peut servir de point de départ pour définir l'aspect de ce monument ou à qui il est dédié.

Plusieurs questions peuvent servir de pistes de réflexion :

« *Quels mots utilisez-vous pour exprimer aux autres vos aspirations ?* »

« *Quelle est votre relation à l'espace public au sens large du terme ?* » « *Quels sont les médias (locaux) importants pour vous ?* »

« *À quoi doit servir un monument selon vous ?* » « *Quels monuments connaissez-vous ?* » « *Quelle forme devrait prendre, selon vous, un monument qui reflèterait vos préoccupations ?* » (par exemple une peinture murale, un arbre décoré, une sculpture, un monument immatériel, etc.)

« *Quelles sont les conditions/institutions/structures nécessaires pour que vos souhaits se réalisent ?* » « *Que manque-t-il pour que ces idées deviennent réalité ?* »

« *Faites des dessins !* » « *Ecrivez sur des tissus ou sur des objets !* »

« *Faites un film de votre action ou discours !* »

« *Quel endroit du quartier serait approprié pour installer ou présenter ce monument ?* » Une partie de la conversation serait également consacrée à la définition d'une stratégie pour contacter la presse et les journalistes afin de donner au monument l'attention dont il a besoin (et une place dans les archives).

À Gerland, la station 4 a été coordonnée par Adeline, qui s'est réjouie de la richesse et de l'engagement des échanges menés par les participant·e·s. Plutôt que d'échafauder des plans concrets pour un monument consacré à l'expérience partagée, les participant·e·s ont exploré différentes formes de monuments et leurs possibilités. Cette station est ainsi devenue une plateforme de discussion théorique autour de la question « Qu'est-ce qu'un monument et que peut-il apporter ? ». Une jeune participante a toutefois mis sa participation à l'atelier en pratique. Elle a écrit sur un ballon de baudruche des phrases d'adieu et des expressions ayant trait au chagrin d'amour, faisant référence à une relation amoureuse tout juste terminée. Elle a tenu ce ballon dans la rue face au vent, qui l'a emporté lorsqu'elle l'a lâché.

## Remarques

L'atelier commence par des actions physiques. Dans la phase commune d'échauffement, il s'agit de jeux d'improvisation qui permettent de faire sortir les participant·e·s de leur réserve et de les aider à dépasser leur peur (« briser la glace »). Aux stations 1 et 2, les exercices se construisent les uns sur les autres, chaque exercice ajoutant un nouvel élément pour créer une narration complexe. Ainsi, avec les exercices d'improvisation, chaque participant·e crée progressivement un rôle à partir d'émotions profondément ancrées en lui-elle. La question centrale des deux premières stations est de savoir si un personnage peut être créé en jouant des mouvements, des gestes, des postures et des sentiments dans lesquels le corps est considéré comme un résidu d'informations somatiques. Aux stations 1 et 2, les participant·e·s sont invité·e·s à puiser dans les connaissances qui sont inscrites dans leur corps (embodied knowledge). Il s'agit d'un savoir qui échappe souvent à l'accès conscient et intellectuel et qui doit donc émerger par d'autres canaux, comme par exemple le jeu d'improvisation.

Alors que le groupe de la station 1 ressent la douleur, passe du temps avec elle, y prête attention et s'offre ainsi soin et réconfort, les participant·e·s de la station 2 sont occupé·e·s à mobiliser les ressources qu'il-elle·s portent en eux-elles comme autant de stratégies de survie et sont invité·e·s à considérer des options d'action en dehors de l'expérience du manque. Pour résumer, la station 1 écoute le traumatisme des participant·e·s et la station 2 aiguise le regard en direction des rêves et des énergies animés d'espoir. Au final, un groupe crée des joueur·euse·s de rôle qui incarnent certains de leurs obstacles tandis que le second groupe produit des joueur·euse·s attentif·ve·s à leurs corps et conscient·e·s de leurs aspirations. À la station 3, ces deux groupes se réunissent et interagissent dans une improvisation spontanée, partant de leurs positions respectives, en racontant par une série d'actions et de mouvements une histoire dans laquelle inhibition et autonomisation, traumatisme et rêve peuvent entrer en dialogue.

L'écriture en tant qu'activité peut être perçue en lien avec des contextes de subordination (école, travail), c'est pourquoi elle n'est utilisée que plus tard comme outil, à la fin des deux premières stations. Ce qui donne également la priorité au savoir du corps.

Dans le présent document présentant un atelier à vocation pédagogique, je marche sur une corde raide en essayant de donner des instructions tout en abandonnant à un certain moment la rigueur des positions pédagogiques.

Ce faisant, nous devons prendre le risque que l'expérience commune prenne un cours différent de celui prévu par les initiateur·rice·s. Le meilleur moyen d'y parvenir est d'entreprendre ensemble un voyage d'exploration. Il pourrait s'agir d'un voyage dans un domaine qu'aucune des personnes présentes ne connaît et dont personne ne pourrait se déclarer expert.

Comme dans une composition aléatoire, l'atelier veut définir des cadres et des espaces (temporels), des intervalles, mais le contenu concret (la matière) est laissé aux participant·e-s et à leurs aspirations.

L'idée de mettre en place quatre stations réparties dans l'espace et se déroulant en partie simultanément, plutôt que chronologiquement l'une après l'autre comme les segments d'une séquence, permet aux participant·e-s une plus grande liberté de choix. Il s'agit d'une tentative de « décentralisation » de l'atelier. À l'instar d'un tableau de Jérôme Bosch, l'atelier est présenté en « temps échelonné », ce qui implique que les quatre parties de l'atelier ne se déroulent pas chronologiquement l'une après l'autre (avec tou·te-s les participant·e-s ensemble), mais simultanément en quatre petits groupes parallèles répartis dans l'espace (spatialisés).

Pourquoi un monument ? Un monument est un acte cérémoniel par lequel une communauté consolide son ordre symbolique (parfois immortalisé dans la pierre) et s'assure ainsi de son identité. Souvent, les monuments sont érigés en l'honneur d'une personne particulière ou d'événements importants. Pour les participant·e-s à notre atelier, le monument représente une occasion d'exprimer leurs intérêts individuels dans la sphère publique grâce au processus qu'il·elle-s ont suivi ensemble. Ériger un monument s'apparente à un acte compensatoire offrant un point d'ancrage dans l'itinérance mentale vécue par de nombreux·euses habitant·e-s des banlieues. Les nécessaires changements politiques et économiques des conditions de vie dans les banlieues défavorisées dépassent le cadre de cet atelier, mais un monument peut également être un mémorial et le point de départ d'un mouvement de résistance au sein de la population. Si le concept de dignité implique que cette dernière naisse de la liberté de volonté et d'action et qu'elle oblige l'individu à prendre soin de l'autre et à atteindre ce que l'on appelle le bien-être, alors l'acte symbolique consistant à ériger un monument à sa mémoire et à celle de sa communauté peut constituer un pas dans cette direction. Et si le contraire de la dignité est la dévalorisation et par conséquent la perte d'estime de soi, alors retrouver sa dignité implique également, pour commencer, de réparer l'estime de soi. Les personnes marginalisées sont hantées par un sentiment d'insignifiance. Il est donc important de créer un système de valeurs indépendant et propre à chacun. Pour restaurer la dignité et repousser la déshumanisation, il serait important d'aborder un certain nombre de questions : Quel rôle joue le manque de temps pour les loisirs (au lieu de cela, seulement le choix entre travail et consommation) ? Que signifie et qu'implique une vie sans mémoire du passé (être sans histoire) ? Ne pas avoir d'idées ou d'attentes pour l'avenir ? Quelles sont les conséquences de ce masque de personnage soumis qu'on nous colle au visage ?

L'(anti-)monument pourrait-il être une approche ? Organisé et mis en place par le bas, comme le voulait Thomas Hirschhorn pour son « Bataille Monument » ? Il doit être le contraire d'un monument traditionnel : érigé « d'en haut » de façon autoritaire, redoutable, permanent et indifférent à son environnement social.

Cependant, c'est le processus qui est important, pas tant le résultat. Il s'agit de passer du temps ensemble.

Finalement, le résultat peut également prendre la forme d'une pure possibilité, d'une éventualité qui s'ouvrirait après la fin de l'atelier.

4



Photographies 1, 2, 3, 4 prises au cours de l'atelier d'Oliver Bulas aux usines Fagors dans le cadre du projet *Proximité(s)/Nähe* le samedi 10 juillet 2021 ©Veduta/La Biennale de Lyon

**La première cuisinière à gaz faite maison avec brûleur wok caché et armoire à gaz secrète !**

**Important :** dans de nombreux pays, il est interdit de cuisiner avec une bouteille de gaz ! En Allemagne, une telle cuisine n'est pas autorisée.

La *WokLife Kitchen* a été créée dans le cadre d'un atelier intitulé « Yet Untitled » en décembre 2020 sur une idée de Van Bo Le-Mentzel au Kunsthaus SAVVY Contemporary - The Laboratory of Form-Ideas. Cet atelier, conçu par « Colonial Neighbours » en coopération avec Ottonella Mocellin et Nikola Pellegrini, portait sur les échanges culturels entre migrant·e·s vietnamien·ne·s en Allemagne. Ce meuble est inspiré du stand mobile de cuisine wok que la cousine vietnamienne de Le-Mentzel, originaire du quartier de Wedding, a tenu pendant de nombreuses années dans le célèbre « parc thaï » de Berlin (Preußenpark). Dans de nombreux foyers vietnamiens et autres foyers racisés en Allemagne, les familles ont transformé leurs cuisines en cuisinières wok au gaz. Ce mode de cuisson est courant dans de nombreuses cultures ; en Allemagne, il est interdit, également pour les stands de cuisine mobiles.

Dans quelle mesure la cuisine européenne, avec ses plaques de cuisson typiques en céramique brillante, ses immenses îlots centraux et sa préférence pour les appareils encastrables de haute technologie, est-elle soumise à l'idéologie d'une culture de masse selon laquelle le statut et la consommation comptent plus que le pratique et le fait-maison ? La *WokLife Kitchen* apporte une réponse constructive et construite à cette question. À l'instar de la cuisine de Francfort de Schütte-Lihotzky, il s'agit également de savoir dans quelle mesure la qualité de vie au sein du foyer peut être améliorée par la cuisine. Pour un meilleur équilibre entre vie professionnelle et vie privée; « Woklife Balance » en vietnamien. Les femmes immigrées vietnamiennes, par exemple, ont toujours préparé ici leur propre soupe selon la tradition du Phó. Désormais, tout le monde peut en faire autant chez soi. Veuillez simplement à vous faire aider par une personne compétente ayant l'expérience du gaz et ne vous faites pas prendre. Même si cuisiner avec un brûleur wok à gaz n'est pas (encore) autorisé, nous sommes convaincu·e·s d'une chose : aucun wok n'est illégal.

#### **Dimensions**

Largeur : 60 cm

Profondeur : 63,5 cm

Hauteur (avec rabat) : 85 cm (149 cm)

Coût : environ 360 euros (cuisinier wok et bouteille de gaz de 5 Kg compris)

WokLife Kit, photographie prise au cours de l'atelier de Van Bo Le-Mentzel à l'Oasis de Gerland dans le cadre du projet Proximité(s)/Nähe, le vendredi 09 juillet 2021 ©Veduta/La Biennale de Lyon





©SA Tiny Foundation

Lorsqu'elle est fermée, la *WokLife Kitchen* est un meuble de cuisine d'apparence tout à fait normale. Avec sa hauteur de travail variable de 85 à 101 cm, elle s'intègre parfaitement aux cuisines équipées existantes. Les poignées et façades des portes sont interchangeables.

Le tiroir est un trompe-l'œil ! Derrière se trouve un brûleur wok en fonte tel que vous en avez déjà vu sur les stands mobiles de cuisine vietnamienne.



©SA Tiny Foundation



©SA Tiny Foundation

Même si vous ouvrez la porte du bas, vous ne verrez pas de bouteille de gaz. La bouteille de gaz est cachée derrière une paroi noire. Pour ouvrir la bouteille de gaz, vous devez déplacer le meuble vers l'avant, ce qui n'est pas un problème grâce aux roulettes.



Marc Bourgeois est permaculteur urbain, coordinateur du jardin l'Oasis de Gerland et de l'association La Légumerie. L'Oasis de Gerland est un jardin partagé au pied de la Cité Jardin (Lyon 7e) en face des derniers bains douches publics<sup>1</sup> de Lyon. Un espace clé pour la rencontre et le faire ensemble dans le quartier où Marc peut, comme le dit sa présentation sur le site de la Légumerie, cuisiner son « plat signature : cultiver la terre et le lien social ».

La fête de l'été, organisée par l'association, s'est déroulée le 9 juillet 2021 à l'Oasis de Gerland et a rassemblé plusieurs partenaires du quartier. C'est dans le cadre de cette fête qu'a été accueilli le workshop de Van Bo Le-Mentzel pour le projet Proximité(s)/Nähe. Celui-ci a donné lieu à la construction de la WokLife Kitchen, une cuisinière nomade, qui a été activée le soir même par les cuisinières et cuisiniers de la Légumerie et réemployée à plusieurs reprises depuis.

## **2. Quel rôle cette association joue-t-elle au sein de ce quartier selon toi ? Quels types de relations entretient-elle avec les habitant-e-s mais aussi les usager-ère-s des bains douches compte tenu de sa zone d'implantation, ainsi qu'avec les partenaires culturels et sociaux qui sont nombreux à travailler à cet endroit ?**

La Légumerie est l'un des acteur-ric-e-s socio-culturel-le-s qui dispose d'un lieu dans le quartier. Petit à petit, l'Oasis de Gerland devient un point de repère du quartier sur l'alimentation, le faire ensemble et les moments festifs.

Les habitant-e-s du quartier sont d'une grande diversité sociale et nos relations avec eux-elles sont aussi de différentes intensités, allant de personnes très investies dans les activités du jardin, d'autres participant plus ponctuellement lors d'événements et encore d'autres qui nous observent de loin.

Nous travaillons de plus en plus avec des acteur-ric-e-s touchant un public en situation de précarité comme les bains douches, les associations *La Cloche*<sup>2</sup>, *Entourage*<sup>3</sup>, *Singa Lyon*<sup>4</sup>.

Depuis le début du projet nous construisons des actions avec *les Dames de Gerland*<sup>5</sup>, *Art et Développement*<sup>6</sup>, le centre social ou la bibliothèque de Gerland qui sont implantés depuis longtemps dans le quartier. Le groupe de jardinier-ère-s est constitué de personnes venant du quartier de Gerland et de certains enfants de l'école A. Briand.

L'Oasis de Gerland est encore dans une phase de fort développement de son implication sur le quartier qui va de pair avec l'équipement que nous arrivons à mettre en place sur ce lieu. Il prend une place dans l'évolution du quartier où le développement économique et urbanistique est important mais duquel certain-e-s habitant-e-s peuvent se sentir exclu-e-s.

L'objectif est qu'il devienne à la fois un espace de pratiques collectives liées à l'alimentation mais également un endroit disponible pour faire naître des initiatives d'habitant-e-s.

1 Les bains douches sont des lieux d'hygiène personnelle librement accessibles.

2 La mission de l'association *La Cloche* est de créer et de favoriser les liens sociaux entre usager-ère-s avec ou sans domicile.

3 L'association *Entourage* apporte un soutien aux personnes isolées et exclues afin de leur permettre de rebondir et de regagner leur place dans la société.

4 *Singa* est une association créatrice d'espaces physiques et digitaux pour permettre le lien entre locaux-les et réfugié-e-s.

5 *Les Dames de Gerland* est une association d'habitant-e-s de la Cité Jardin travaillant pour le développement de la vie du quartier en organisant des repas solidaires, des fêtes de voisin-e-s, de l'aide au devoir, des brocantes, des ateliers créatifs etc.

6 L'association *Art et Développement* rend accessible l'art aux enfants de quartiers prioritaires pour leur proposer une pratique créative lors d'ateliers de peintures en pied d'immeuble.



Photographie de l'activation de la WokLife Kitchen à l'occasion de la Fête de Quartier organisée par l'association La Légumerie à la Cité Jardin, le vendredi 09 juillet 2021 ©Veduta/La Biennale de Lyon

**3. Le projet Veduta, Proximité(s)/Nähe, visait de proposer des situations de « faire ensemble » afin d'observer les potentiels des périphéries de deux grandes villes d'Europe (Lyon et Berlin) ainsi que les spécificités éventuelles des relations entre les gens qui y vivent ou y travaillent. Au regard de tes activités à l'Oasis, pourrais-tu nous parler de tes propres expériences sur ces sujets (fertilité de ce type de contexte et spécificités éventuelles) ?**

Le « faire ensemble » est le cœur de notre démarche à La Légumerie et donc à l'Oasis. Nous avons de nombreux retours très positifs sur ces moments passés à cuisiner, jardiner, bricoler ensemble. Ceux-celles qui passent l'entrée du jardin vivent très régulièrement ces expériences. Cela n'empêche pas à des difficultés d'apparaître à certains moments. Celles-ci sont, selon nous, liées à l'histoire du quartier, aux différences culturelles ou sociales et à l'histoire de la France et ses phases d'immigrations par exemple ou encore à la place des femmes et des hommes dans notre société. Souvent cependant, le « faire ensemble » fait tomber certaines barrières, comme celles existant entre des personnes sans domicile et des personnes qui ont un logement, des nouveaux-elle-s arrivant-e-s et des locaux-ales. Le jardin pour cela est un espace assez magique. Est-ce la présence de la nature, de la verdure qui crée une atmosphère plus sereine ?

**4. Quelles sont les difficultés auxquelles La Légumerie doit faire face ? Et si c'est le cas, quelles sont selon toi les perspectives d'avenir et les pistes à explorer pour pallier à celles-ci ?**

Un enjeu majeur pour La Légumerie est d'être acceptée, reconnue par le plus d'habitant-e-s possible dans ce rôle d'animateur/stimulateur de ce lieu. Pour certain-e-s c'est acquis, pour d'autre moins. Nous travaillons avec les moyens dont nous disposons pour continuer d'aller vers tous les publics autant que nous invitons à entrer dans le jardin. Nous cherchons, avec les acteur-ric-e-s et habitant-e-s impliqué-e-s à rendre le jardin toujours plus accueillant et ouvert possible, et projetons d'intervenir plus à l'extérieur du jardin, notamment au cœur de la cité jardin.

La brièveté du séjour au High-Deck-Siedlung a été déterminante pour le projet. Développer un travail *in situ* et établir des contacts voire des relations avec les habitant-e-s du quartier semblait difficilement possible et artificiel. Par conséquent, je ne pouvais qu'imaginer un travail ayant trait d'essai ou d'expérience d'une performance de trois jours. Sans les animateurs du centre des jeunes « The Corner » du High-Deck, Manuel et Heike, un démarrage du projet aurait été impensable. Nous avions besoin d'eux comme personnes de confiance et de contact avec les jeunes, donnant à notre présence une légitimité. Il était pourtant intéressant de noter une certaine disponibilité naturelle dès les premières rencontres avec ces jeunes. Rencontrer des personnes qui souhaitent partager quelque chose, et dont l'ouverture devient la base d'une rencontre possible effaçait mon inquiétude de m'imposer. Mais il ne s'agissait pas seulement de « capter » des éléments de partage. Ce qui m'importait était l'hypothèse d'un pas de côté poétique. Notre environnement peut-il être abstrait ? L'étrangeté de ma proposition est-elle entendable ? Comment sonnent les voix spontanées de ce quartier ?

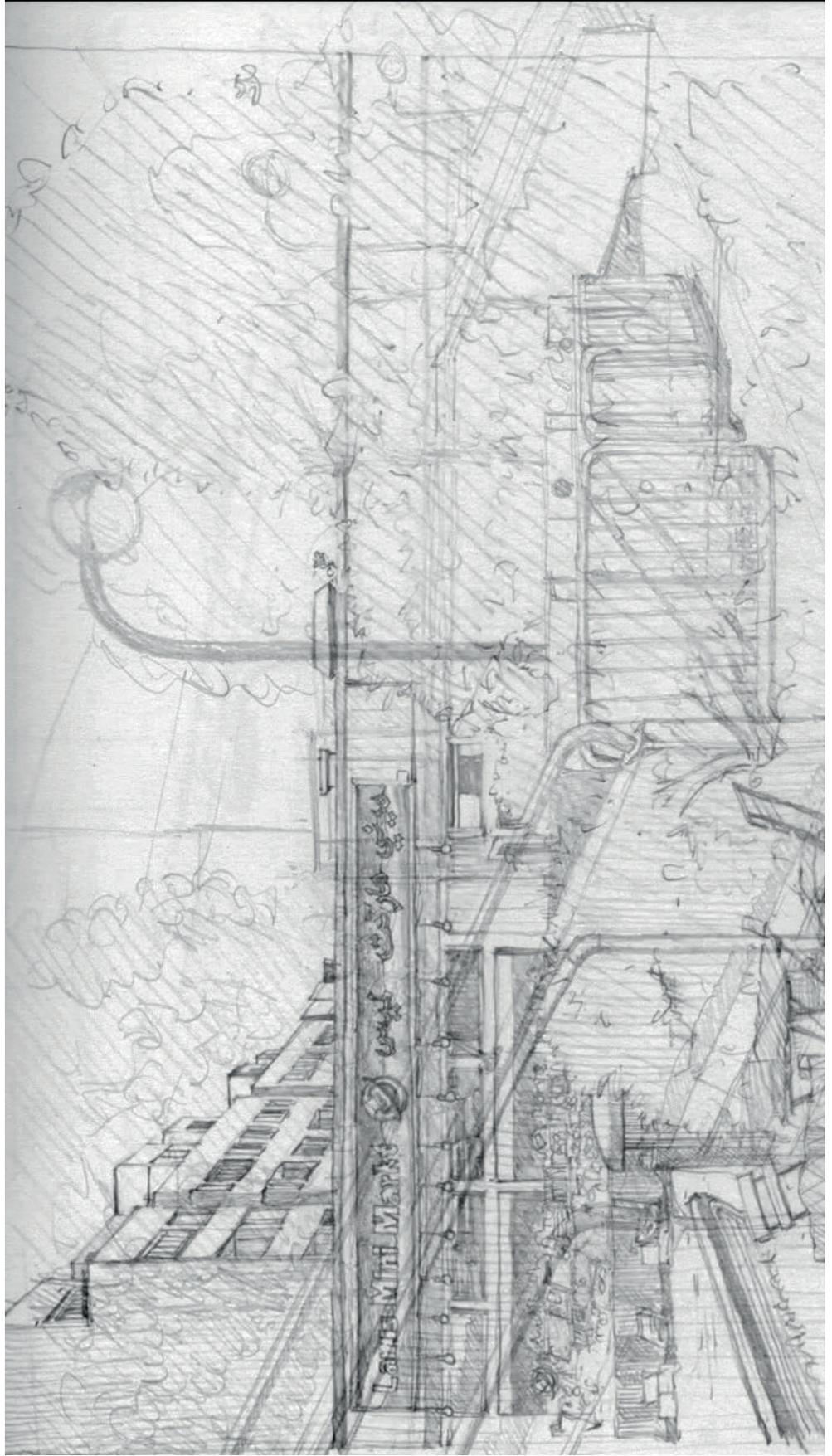


1



2

Extrait de la vidéo de Jan Kopp, Abstimmen, 2021 ©Jan Kopp



Afin de me rendre davantage visible, afin de me mettre en situation d'une adresse facile, j'ai passé plusieurs heures à différents endroits du quartier pour le dessiner. L'image ainsi produite devenait prétexte à des conversations et plus tard le fond visuel du montage sonore et vidéo des voix collectées. Comme si les voix provenaient des endroits dessinés du High-Deck-Siedlung.

Ainsi les vues des montés d'escaliers, des magasins du High-Deck Center, du city-stade, etc. étaient accompagnées des voix stridentes de filles de quatre ans, de la voix d'une dame âgée chantant une vieille chanson populaire, de celles d'ados qui « beatboxent », de rires, vocalisations, claquements de langues et soupirs.



3



4

La brièveté du séjour provoquait un sentiment d'urgence et permettait peut-être en conséquence des imprévus et des événements spontanés, qui, en les planifiant, n'auraient pas eu la même qualité. La rencontre avec le propriétaire du café Die Zimtschnecke fut ainsi un des moments clés. Ma proposition a été reçue avec ouverture et soutien : je pouvais diffuser ma courte vidéo, résultat de la collecte des voix et dessins des trois jours, sur un écran télé accroché dans sa vitrine, servant normalement à recommander les produits de sa pâtisserie. Grâce à cela une boucle était fermée : les voix sonnaient à un endroit central du quartier et devenaient « visibles » avec l'accompagnement des dessins animés pour toutes et tous et celles et ceux qui passaient devant le café.



5



6



7



8

Le souhait de montrer quelque chose aux participant·e·s après trois jours de présence, de leur présenter une sorte de résultat, conduit à une forme provisoire correspondant à la situation expérimentale.

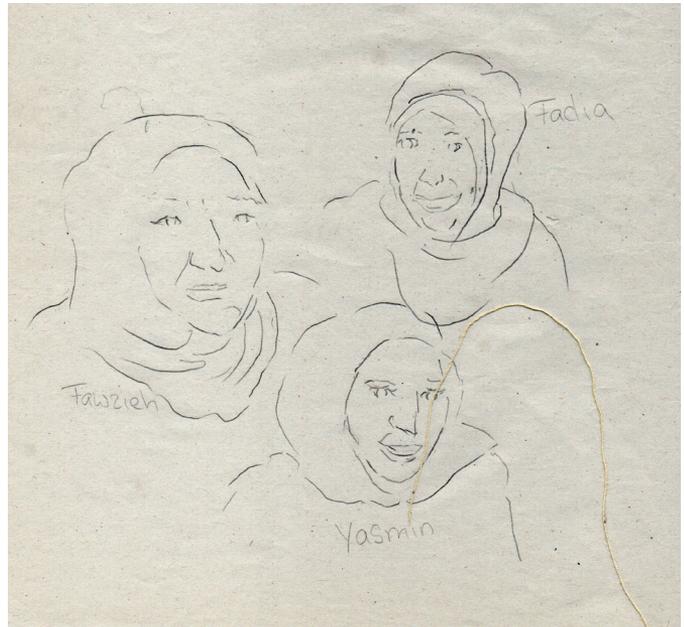
Je serais intéressé de retravailler les matériaux bruts avec une autre personne, un·e monteur·euse de son afin de produire un morceau radiophonique. Mes enregistrements comprennent mes explications du projet, mes encouragements ou mes tentatives de freiner surtout des enfants quand les situations débordent. Sans en être complètement certain, il me semble que ces témoignages hors-champ révèlent des aspects précieux du lieu et des situations.

La vidéo pourrait également gagner par un montage plus précis en détaillant le rapport entre les voix plurielles et contrastées avec la qualité des traits des dessins au crayon.

Les rencontres avec le propriétaire du café Die Zimtschnecke, les personnes âgées de l'association mittendrin (très disponibles à l'échange), les animateurs Heike et Manuel du centre des jeunes me semblent précieuses dans une éventuelle perspective de prolongement ou d'approfondissement de l'expérience.

Néanmoins je souhaite aussi souligner mon intérêt pour ce pari d'un projet court qui, malgré ou à cause des risques de ratage et l'évidence de points faibles et problématiques, produit une forte intensité créative.

Photographies 1-8 réalisées par Jan Kopp lors de son séjour au High-Deck-Siedlung pour le projet Abstimmen dans le cadre du projet *Proximité(s)/Nähe*, septembre 2021 ©Jan Kopp



1

Ceci est une proposition pour concevoir puis activer un annuaire dans le quartier du High-Deck-Siedlung. Il s'agira d'un annuaire de biens et de services, mais aussi de loisirs et de passe-temps à échanger entre voisin-e-s.

Le projet débutera par un flyer et des lettres envoyés par la poste à tous les voisin-e-s du quartier High-Deck-Siedlung. Sur ces flyers (du type formulaire à compléter) les personnes pourront se présenter sous un nom ou un pseudonyme et définir les services, les connaissances et les biens qu'elles souhaitent échanger avec leurs voisin-e-s ; mais il sera aussi possible d'exprimer ses besoins et centres d'intérêt.

Il est important que cet annuaire de troc ne mentionne pas seulement des objets de valeur, mais aussi des biens immatériels, des connaissances, et même des choses qui n'ont pas une praticabilité définie. Par exemple, les gens peuvent échanger des promenades intéressantes au coin de la rue ou une performance contre une réparation de plomberie.

L'objectif du projet est pratique et non-pratique : il s'agit de comprendre la valeur dans un croisement entre loisir et usage, mettant ainsi les deux termes dans le même circuit.

Nous partons de l'hypothèse selon laquelle, dans ce type d'échanges, il y a toujours un produit excédentaire. Ce surplus que nous gagnons pourra être : une amitié éventuelle, un type d'économie chaleureuse, quelque chose qui pourrait peut-être dépasser les façons habituelles dont nous abordons les autres comme des « étranger-ère-s ».

Tout a commencé maladroitement. Après avoir écarté l'idée d'imprimer des milliers de lettres pour tou-te-s les voisin-e-s, après avoir appris par des tiers que beaucoup d'entre elles risquaient de finir dans les corbeilles, sur les sols, dans les escaliers, dans les jardinières et dans les couloirs du High-Deck.

Il-elle-s disent qu'ici, la communication écrite n'est pas privilégiée par rapport à la communication orale, qu'il est inutile de laisser des lettres, que personne ne les lira.

Nous parlons. Nous parlons donc directement aux étranger-ère-s qui passent dans les couloirs, sur les balcons, à ceux-celles qui sortent soudainement d'une porte, qui descendent un escalier, à ceux-celles qui étaient assis sur des bancs, à ceux-celles qui regardaient leurs enfants jouer dans le sable compact (qu'il-elle-s considéraient comme sale) du High-Deck.

Nous parlons

À la dame descendant les escaliers

Au monsieur qui s'occupait des enfants (ou d'un groupe d'enfants)

Au groupe de dames assises devant le bureau de tabac Lotto.

À l'adolescente qui regarde son téléphone sur un banc.

Aux femmes et aux enfants entre les jeux

À Manuel du centre de jeunesse « The Corner » (et bien sûr son collègue, qui recrute les autres jeunes qui errent dans le quartier apparemment désœuvré-e-s).

Au groupe de dames, la mère, la grand-mère, les petites filles qui plantaient des fleurs et des tomates dans l'un des jardins du High-Deck.

À un couple qui passe dans les couloirs

Aux voisin-e-s du High-Deck, qui n'y vivent pas, mais aiment y venir.

Aux habitant-e-s d'un quartier appelé « périphérique ».

Jasmin, Manuel, et les autres personnes qui font de cet endroit leur CENTRE. Quelque chose qui n'a pas changé depuis des années. L'espace de la famille, leur maison malgré tout.

Des dames qui se rassemblent devant le bureau de tabac pour parler fort, comme les reines de la place, et qui évidemment ne nous répondirent pas, ou ne voulurent pas jouer notre jeu, il nous est resté la volonté de parler à d'autres qui nous offrirent quelques minutes de leur temps :

- Heure de début (environ midi) le vendredi 24 septembre 2021, heure de fin de l'action : crépuscule (environ 19h).
- L'action se déroulera plus ou moins de la même manière chaque jour pendant quatre jours.

Un recueil quelque peu mélangé : certains, voire beaucoup, de mes problèmes de mémoire, de communication, de maladresse et de confusion ont été traduits et savamment corrigés en allemand par Ana Aguilera [www.anaaguilera.com](http://www.anaaguilera.com).

## Comment aborder les gens (une sorte de protocole que l'on peut suivre ou non)

1. Naturellement. Poliment. Montrez discrètement une salutation avec vos mains, avec vos yeux, avec ce que vous avez.

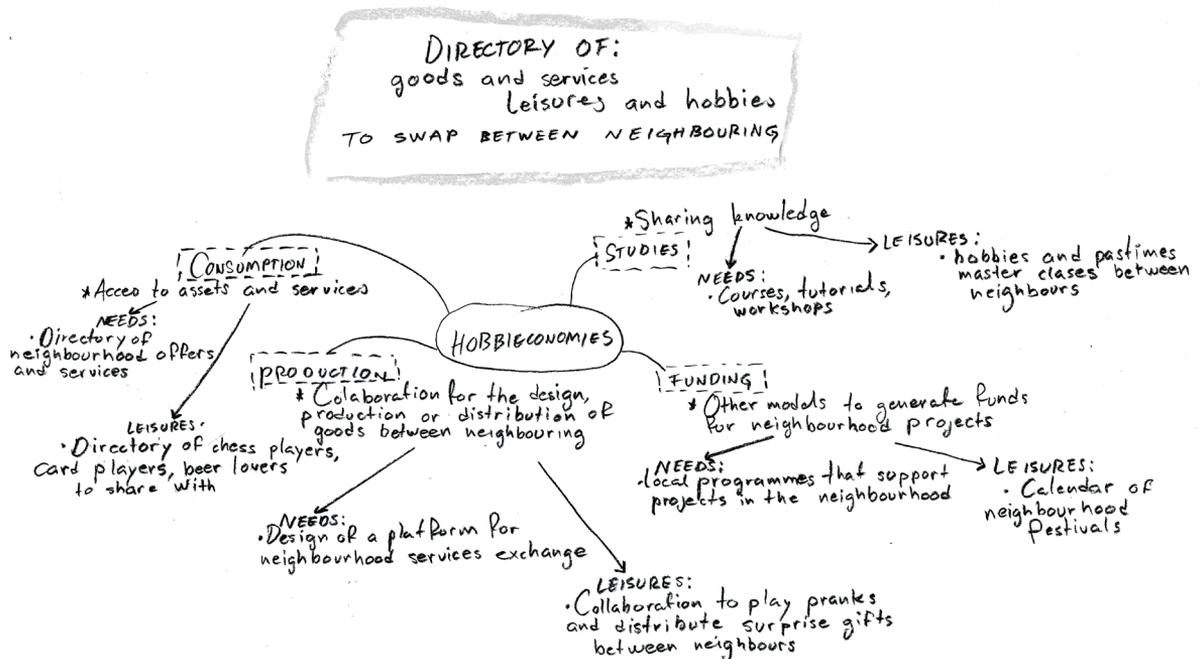
2. Demandez comment va l'autre personne. Le prétexte idéal est que vous travaillez avec quelqu'un d'autre d'ici. En plus d'Ana (ma guide, assistante et traductrice), avec une institution locale, par exemple le Mittendrin, ou The Corner.

3. Établissez la confiance en exprimant de la cordialité. Dites d'où vous venez. Dites votre nom.

4. En option, vous pouvez dire que vous travaillez avec un groupe d'artistes. Cela ouvre la possibilité d'imaginer que vous êtes un musicien, un peintre, un sculpteur, un cinéaste, un fakir ou tout ce que l'autre personne souhaite.

5. Nous pouvons commencer sur le ton de l'interview, en demandant quelles sont les choses qu'il-elle-s aimeraient améliorer dans leur quartier. Un exemple courant est l'état des espaces communs, des espaces verts, la façon dont les voisin-e-s se traitent entre eux-elles.

6. Une fois que vous êtes entré dans le sujet, avec un partenaire, et avant de mentionner les idées de cette action, vous pouvez demander à ces voisin-e-s : quelles sont les formes existantes de troc et d'échange de biens et de services entre les familles locales ? On peut également mentionner que notre intérêt pour ce type d'économie provient d'une tradition préhispanique (comme dans beaucoup d'autres endroits, à Oaxaca, où se trouve ma famille, le *Tequio* ou la *Guelaguetza* ont toujours été pratiqués comme des formes de travail gratuit pour le bien de la communauté ou d'aide matérielle, économique ou personnelle donnée entre familles).





3

Dans ce cas, si nous sommes arrivé-e-s à ce stade des entretiens, certain-e-s voisin-e-s du High-Deck peuvent nous raconter comment il-elle-s s'échangent les courses par les ascenseurs de leur immeuble, ou comment il-elle-s s'organisent pour fêter, encourager, célébrer, aider une personne âgée qui vit seule, ou comment il-elle-s font preuve de solidarité (comme lors de l'incendie).

Dans d'autres cas, avec le même interlocuteur, évoquer « le préhispanique » du *Tequio* et de la *Guelaguetza* dans mon petit village déclenche naturellement des résonances avec leurs propres contextes et traditions. Cela peut devenir une interview à propos du post-colonial, non pas dans le sens de réparer un dommage ou de retracer le parcours contre-colonial, mais simplement dans le fait de célébrer et de communiquer les coutumes locales, ce qui, comme on l'a dit, résonne, avec sa propre terre et avec d'autres origines anciennes ou tout autre endroit.

**Note 1.**

Après être passé-e-s de l'écriture à la parole, nous constatons que la force de cette dernière réside dans sa fragilité et son ambiguïté.

**Note 2.**

La théâtralité, la cérémonie dont a besoin la parole. C'est un rite qui fait entrer, ou non, la parole dans l'autre.

**Note 3.**

Le symbolique passe par la langue.

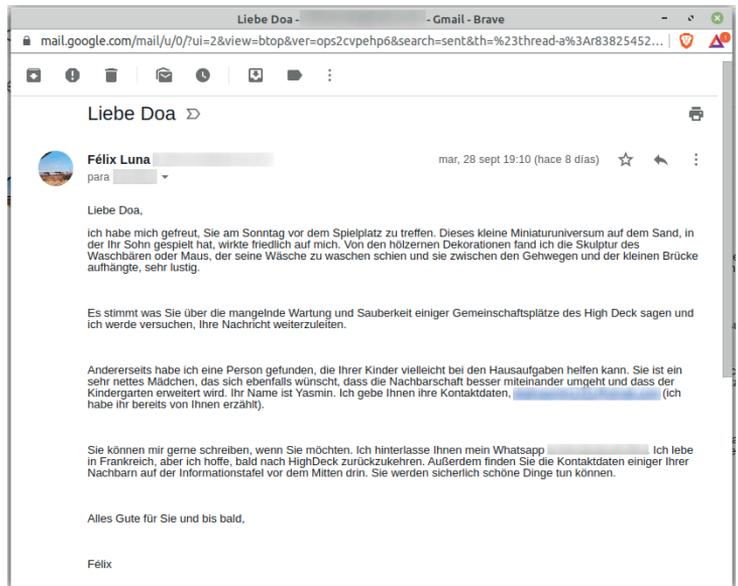
**Note 4.**

Écrire sur un projet basé sur la parole, c'est le rendre fictif. Cependant, il ne reste pas d'autres options et il me reste de nombreuses questions, doutes et conflits...

**Note supplémentaire**

Est-il possible dans le recueil, dans le texte, l'image ou autre, de générer l'Hospitalité de la parole ?

# Courriers, textos et Whatsapps aux voisin-e-s après les avoir rencontré-e-s



« Chère Doa,

*J'ai été heureux de vous rencontrer dimanche devant l'aire de jeux. Ce petit univers miniature sur sable, où jouait votre fils, m'a semblé paisible. Parmi les décorations en bois, j'ai trouvé très drôle la sculpture du raton laveur ou de la souris qui semblait laver son linge et le suspendre entre les passerelles et le petit pont.*

*C'est vrai ce que vous dites sur le manque d'entretien et de propreté de certains espaces communs du High-Deck et je vais essayer de transmettre votre message.*

*Par ailleurs, j'ai trouvé une personne qui pourrait aider vos enfants à faire leurs devoirs. C'est une jeune fille très sympathique qui aspire également à de meilleures relations de voisinage et à un agrandissement du jardin d'enfants. Elle s'appelle Yasmin. Je vous donne ses coordonnées : [redacted] (Je lui ai déjà parlé de vous.)*

*N'hésitez pas à m'écrire si vous le souhaitez. Je vous laisse mon Whatsapp [redacted] Je vis en France mais j'espère revenir bientôt au High-Deck. Vous trouverez également les coordonnées de certains de vos voisins sur le panneau d'information situé devant le « mittendrin ». Vous pourrez certainement entreprendre de belles choses.*

*Bonne continuation à vous et à bientôt,  
Félix »*

Une dame d'environ 80 ans descend les escaliers entre le salon de coiffure « Sonnen Berlin » et le bureau de tabac. Elle s'appuie sur un déambulateur à quatre roues. Elle se dirige vers l'aire de jeux, à l'ouest du High-Deck-Siedlung. Je lui offre mon bras pour la soutenir et nous descendons ensemble. « Je vis ici depuis plus de 40 ans. Maintenant, c'est très sale, ça n'était pas comme ça avant. Regardez ces ordures sur le sol », dit-elle alors que nous nous approchons des escaliers. En effet, il y a dans les escaliers des bouchons, des mégots de cigarettes, des emballages de bonbons, des bris de verre, du papier et un vélo probablement abandonné. « J'ai des problèmes de dos et un cancer », poursuit-elle. « D'habitude, c'est mon voisin qui m'aide », un jeune homme d'environ 14 ans descend avec le déambulateur, « il pourrait y avoir plus de jeunes qui aident les personnes âgées à descendre les escaliers », dit-elle en poursuivant son chemin.

5

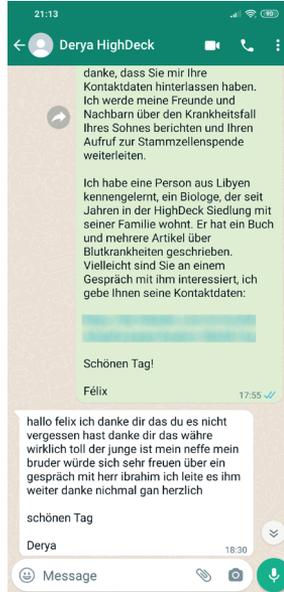
« Chère Derya,

*Merci de m'avoir laissé vos coordonnées. Je parlerai à mes amis et voisins de la maladie de votre fils et diffuserai votre appel au don de cellules souches.*

*J'ai rencontré une personne originaire de Libye, un biologiste qui vit depuis plusieurs années dans la cité du High-Deck avec sa famille. Il a écrit un livre et plusieurs articles sur les maladies du sang. Peut-être aimeriez-vous discuter avec lui, je vous donne ses coordonnées :*

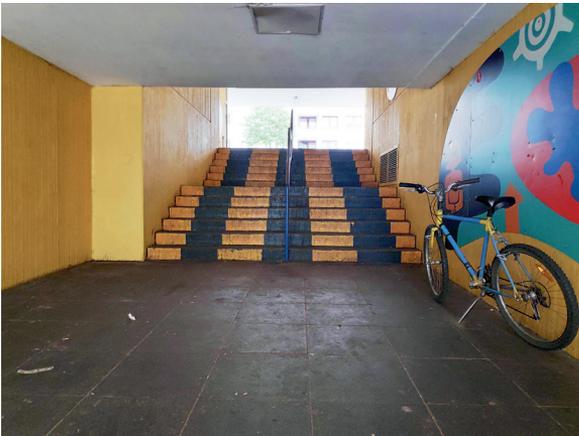


*Bonne journée !  
Félix »*



6

7



8



« Chers voisins,  
*En descendant les escaliers après le bureau de tabac, j'ai trouvé ce vélo apparemment abandonné. La chaîne cassée s'est enroulée et s'est coincée entre les pignons de la roue arrière. Le dérailleur est tordu et la lampe fixée à la tige de la selle a cassé deux rayons. (Ce n'est pas un vol), je l'ai pris pour quelques jours et je l'ai ramené au même endroit le lundi, déjà réparé.*

*Félix »*

« Bonjour Ciko !

*J'espère que vous allez bien. J'ai été heureux de vous croiser dans votre jardin ce week-end, avec votre mère, votre belle-sœur Birgül et ses enfants.*

*Vous m'avez dit que dans votre immeuble, les gens s'entraident entre voisins et que de nombreuses personnes se sont montrées très serviables et solidaires lorsqu'il y a eu, il y a quelques années, un incendie.*

*J'ai aimé l'histoire de votre voisine qui m'a raconté qu'ils utilisent même l'ascenseur pour s'envoyer les ingrédients qui manquent dans leurs placards pour le déjeuner ou le dîner.*

*C'était un beau moment et vous avez un beau jardin avec les fleurs et les tomates que vous avez plantées.*

*Je transmettrai à d'autres voisins les idées et suggestions sur la cohabitation dans le quartier que vous avez partagées avec moi.*

1. Noms : Ciko et Birgül
2. Mes besoins : jouer avec les enfants/que les enfants aient quelqu'un avec qui jouer.
3. Mes connaissances, mon talent ou le service que je peux offrir : assurer la propreté, l'hygiène.
4. Une activité ou un événement qui m'intéresserait : cours de peinture, cours de danse, cinéma pour enfants ou aller au cinéma avec les enfants.

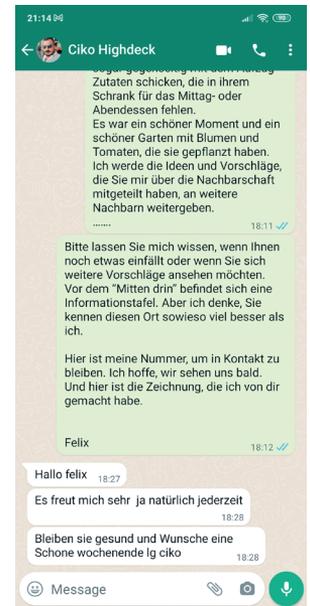
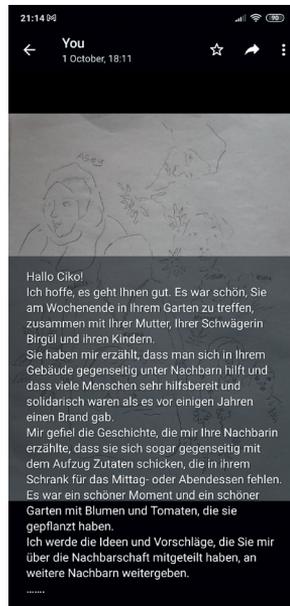
*Suggestions pour améliorer les aires de jeux : il serait très important de remplacer le sable, qui ne l'a jamais été et qui est très sale.*

*N'hésitez pas à me le faire savoir si vous pensez à autre chose ou si vous souhaitez voir les suggestions faites par d'autres. Un panneau d'information se trouve devant le « mittendrin ». Mais je pense que vous connaissez cet endroit bien mieux que moi.*

*Voici mon numéro pour que nous restions en contact. J'espère que nous nous verrons bientôt.*

*Et voici le dessin que j'ai fait de toi. »*

9

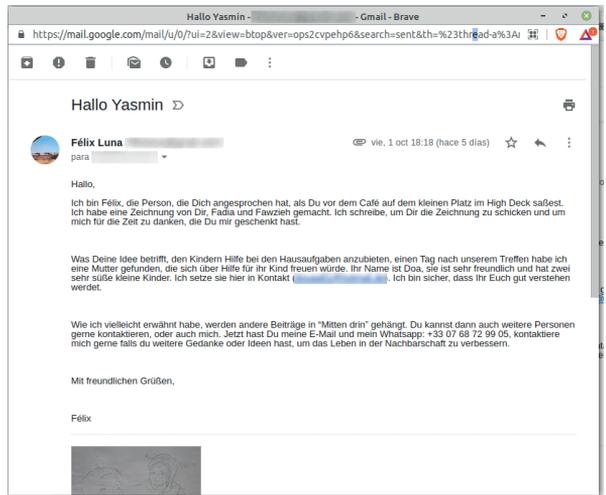


10

11



36



12

« Bonjour Yasmin,

*Je suis Félix, la personne qui t'a abordée lorsque tu étais assise devant le café sur la petite place du High-Deck. Je vous ai dessinés, Fadia, Fawzieh et toi. Je t'écris pour t'envoyer ce dessin et pour te remercier du temps que tu m'as accordé.*

*Quant à ton idée d'aider les enfants à faire leurs devoirs, j'ai rencontré, le lendemain de notre rencontre, une mère qui serait heureuse d'avoir de l'aide pour son enfant. Elle s'appelle Doa, elle est très sympathique et a deux enfants très mignons. Je la mets en copie de ce message ([redacted]). Je suis sûr que vous vous entendrez bien.*

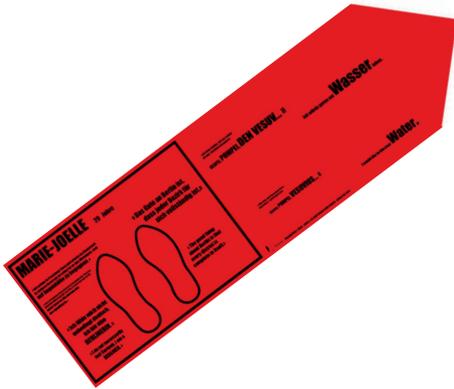
*Comme je l'ai sûrement mentionné, d'autres messages et contributions seront affichés dans le « mittendrin ». Tu peux ensuite contacter d'autres personnes ou me contacter moi. Tu as désormais mon adresse électronique et mon Whatsapp : [redacted]. N'hésite pas à me contacter si tu as d'autres idées ou réflexions pour améliorer la vie dans le quartier.*

*Cordialement,  
Félix »*

Visuels 1-12 réalisées par Félix Luna lors de son séjour au High-Deck-Siedlung pour le projet *Hobbieconomies* dans le cadre du projet *Proximité(s)/Nähe*, septembre 2021 © Félix Luna

**Félix Luna**





Extrait du Carnet de bord d'une expérimentation  
dans le cadre du projet *Proximité(s)/Nähe* - Biennale de Lyon/Veduta

Collaboration de LALCA - Les Inattendus\*

Dimanche 26 septembre,

Quatrième jour de résidence et déjà l'heure d'installer notre dispositif performatif dans un des espaces du High-Deck-Siedlung dans le quartier de Neukölln. C'est au croisement d'un espace suspendu de cet urbanisme de dalles, une passerelle Nord-Sud Est-Ouest, que nous choisissons de le mettre en œuvre. Ainsi, nous pourrions accueillir, loin des flux plus urbains, des personnes à pied ou à vélo.

Cette spatialisation nous permet également de tenir un rapport d'échelle de notre dispositif - assez frugal de papiers assemblés, scotchés et disposés au sol - dans ce quartier de grands ensembles.

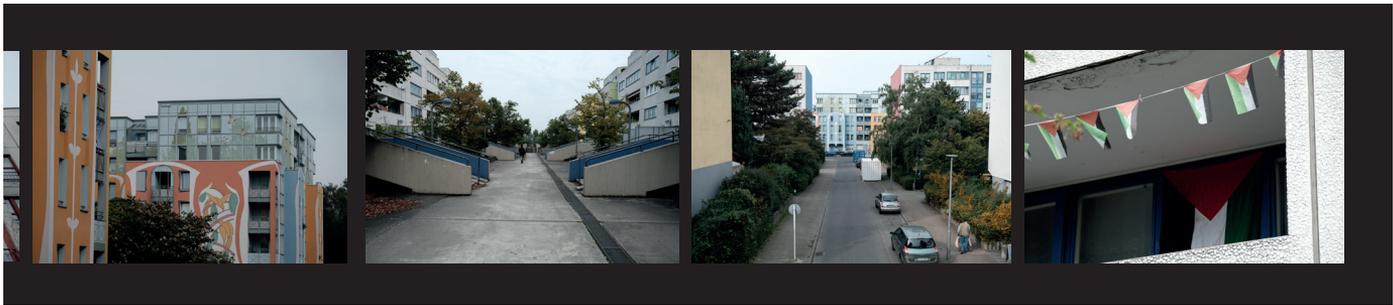
Des grandes flèches rouges sur lesquelles on peut lire des extraits de points de vue de chaque habitant-e rencontré-e, se détachent du béton brut du sol et rythment ainsi ce passage des quatre chemins. Ici, nous proposons des traces des rencontres des jours précédents. Nous imaginons – voir espérons - que quelques interactions pourront surgir.

Depuis le matin, nous attendons Mohamed, Samia, Gisella, Monika, Muin, Marie-Joëlle de 24, 22, 73, 29 et 71 ans qui ont accepté de partager une conversation avec nous au mittendrin (pour toutes les générations), à The Corner (pour les jeunes) ou au Kindergarten (pour les enfants). Avec eux-elles, nous avons tenté d'agiter les notions de « Nahe » ou « Nah » que les commissaires artistiques de cette résidence, Annette Hans et Oliver Bulas, nous ont proposé d'explorer : une « proximité » géographique ou métaphorique. Les flèches retranscrivent ainsi les relations à cette notion que nous avons enrichi de celle du lointain : les lieux que l'on sent comme proches, ceux lointains auxquels on se sent connectés, enfin ceux du rêve, ces endroits qui habitent nos imaginaires et que l'on ne visitera sans doute jamais.

Prendre en photo toutes ces personnes, les pieds ancrés sur cette flèche : leur vision située dans leur territoire de vie, leur quartier et puis, peut-être, rebondir et poursuivre... C'est la méthode itérative que LALCA et Les Inattendus usent régulièrement dans leurs projets pour creuser la rencontre, aller plus loin et tisser un lien au long cours. Ainsi un récit individuel se fait porte-voix, sujet politique sur l'espace public. Il incarne cette petite histoire qui rejoint la grande.

La journée passe et nous ne verrons ni les un-e-s. ni les autres.

Où sont les habitant-e-s ? Nous observons et sentons leur présence. Il-elle-s sont à proximité mais SE et NOUS tiennent à distance. Certain-e-s nous contournent clairement, d'autres nous regardent et trouvent une trajectoire d'évitement. Les artistes venus nous rendre visite prennent place dans le dispositif avec nous. Cet attroupement joyeux et récréatif crée un temps une bulle d'un entre-soi que nous brouillons - malgré la sympathique compagnie- pour revenir à notre objet premier : rencontrer les habitant-e-s du quartier. Entrer en liens, être pro-actifs et aller au devant des personnes pour les inviter à échanger autour du dispositif et ce, malgré le temps court.



Notre installation trouve enfin un écho chez un homme qui traverse le passage. Hussein s'arrête et pose son regard sur différentes flèches. Après une brève conversation, il nous invite simplement à boire le thé chez lui.

C'est dans son espace intérieur et intime à l'abri des regards qu'il nous livre son histoire. Il nous raconte qu'il est né au Liban et parle de la situation, du statut des réfugié-e-s, de la carte de séjour à renouveler. L'accueil est chaleureux. Il est touché par notre écoute et nous présente ses filles. Il nous explique alors un peu plus son parcours : il est réfugié ici en Allemagne, son père est mort en Palestine et sa famille a fui pour le Liban. Lui est venu vivre à Berlin pour fuir le racisme là-bas. Il apprécie sa vie ici, mais nous raconte qu'il passe le plus clair de son temps à travailler. « Un jour, je retournerai en Palestine, il y a une justice », nous dit-il. Il nous offre du raisin, des chocolats, partage une chicha. Il nous dit que pour lui, l'hospitalité est essentielle à toute échelle. Nous sentons bien que c'est au fond ce que nous sommes venus chercher : une vraie rencontre et le début d'un travail plus approfondi. À nouveau, il faudrait plus de temps car c'est bien là que le projet fait sens quand il active la rencontre, amène à des ouvertures enrichissantes qui nous donnent une compréhension du quartier, des entités qui le constituent et une vision du monde à partager.

Deux adolescentes d'origine Kurde sont intriguées par un des endroits rêvés par une des flèches : l'Asie. Elles y projettent La Corée et plus spécialement la K-Pop, la pop coréenne. Elles apprennent le coréen pour comprendre les paroles, aimeraient devenir artistes. Elles connaissent la dame qui a livré cette vision et, de leur souvenir, bien qu'originaire d'Allemagne, celle-ci ne cuisine qu'asiatique. Nous leur proposons de prendre des photos des flèches avec leur téléphone et de les envoyer à leurs ami-e-s pour les inviter à venir. Si les flèches étaient restées plus d'une journée, peut-être seraient-elles venues voir ?

Un groupe d'enfants à vélo nous regarde de loin depuis un moment, nous tentons quelques mimes pour les inviter à venir voir. Une fois à proximité, le contenu précis de ces échanges avec les enfants comme avec les autres personnes que nous avons rencontrées, nous échappe encore malgré la complicité de la traductrice Nina, devenue de fait médiatrice de ce projet. Ainsi, à la question « Où rêves-tu d'aller ? », tous les enfants répondent : « le Liban ». Une petite fille nous explique alors : « Nous sommes tous arabes, on veut tous aller au Liban car nos parents viennent de là-bas ». Nouvelle piste d'histoire à filer sur cette communauté bien présente dans ce quartier mais la nuit commence à tomber et il est déjà temps de retirer les flèches du sol. Les enfants nous aident avec entrain transformant en quelques secondes le dispositif en milliers de confettis : un ultime rappel du caractère éphémère et fortuit de ce projet.

Une connaissance fine et exhaustive du tissu local, des responsables et associations nous a véritablement manqué pour agir et œuvrer selon nos méthodes et sans contrainte. Du temps aussi. Nous apprécions de travailler sur le temps long, très long pour que les conversations se déploient.

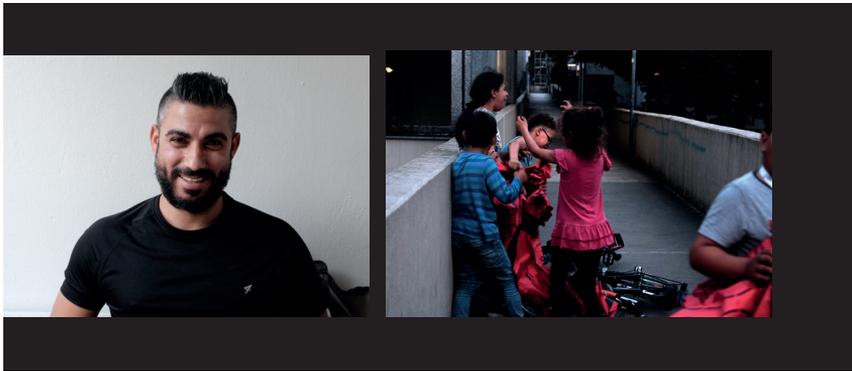
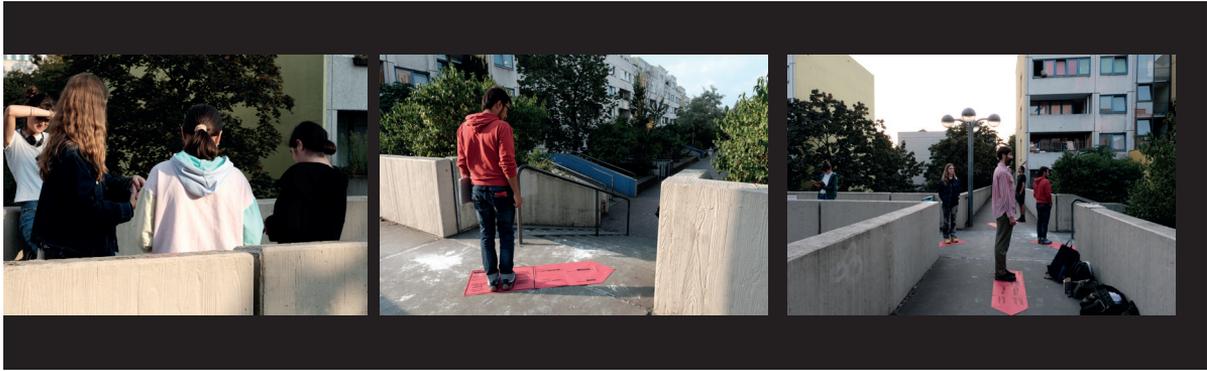
Ce que nous avons produit ressemble plutôt à un début.

Un début de cadre de collaboration et d'expérimentation entre LALCA et les Inattendus, un partage de méthode et la tentative d'une écriture commune,

Un début d'intérêt pour ce quartier lié à l'énergie de la découverte, aux échanges avec les autres artistes,

Et enfin, le démarrage d'un nouveau dispositif, partagé avec enthousiasme avec les artistes comme avec les quelques personnes venues ce jour-là.





\* Pour ce projet, LALCA c'est Corentine Baudrand, Julie Bernard, Marie Maindiaux, Florent Ottello et Les Inattendus c'est Lionel Retornaz.

Photographies prises par ©LALCA & Les Inattendus





Des pas résonnent dans le couloir. Quelques silhouettes sombres se déplacent à la hâte, des lampes de poche braquées sur elles. Une respiration lourde et des chuchotements nerveux sifflent dans l'air. Une porte s'ouvre dans le fond d'un coup sec, des pieds affairés accourent avant de disparaître dans le silence de la nuit.

Des inconnu·e·s se sont introduits dans le bâtiment de l'usine la nuit dernière et ont modifié l'ensemble de l'espace de la Biennale. Les cambrioleur·euse·s ont travaillé de manière très précise, peut-être plus précise que nous. Bien qu'intrusif·ive·s, il·elle·s nous avaient laissé une version différente, meilleure, de l'institution.

Je voulais comprendre plus clairement ce qui s'était passé et j'ai pénétré dans le bâtiment en utilisant le code de sécurité. Je savais qu'il y a quelques années encore, des centaines de personnes travaillaient ici et que d'énormes machines fonctionnaient sous ce toit. Aujourd'hui, ce lieu est complètement vide et abandonné en dehors des expositions biennales et de quelques événements culturels. J'ai rencontré une fois un homme qui a passé toute sa vie professionnelle dans cette usine. Il s'appelle Mohammed. Il m'a dit où se trouvaient les tapis roulants et où se situait son propre poste au sein du processus de travail collectif. L'usine produisait des machines à laver. Peut-être que c'est trop cher maintenant de produire des machines à laver en Europe. Je me souviens que Mohammed faisait de grand gestes dans l'air pour montrer où se trouvaient les choses.

En me promenant dans les grandes halles de l'usine, je suis tombé sur un coin vide derrière une cabine d'employé·e·s désaffectée. Il y avait des marques inhabituelles sur le sol, qui ont attiré mon attention. En m'approchant, le sol a commencé à grincer sous mes pas. Il a commencé à être étrangement instable. Je l'ai senti vibrer sous mes pieds. Avec précaution, j'ai tenté de faire un pas de plus.

Soudain, avec un violent craquement, le sol s'est ouvert comme un grand trou noir, m'entraînant avec tout ce qui m'entourait. Je sentais lourdement mon estomac pendant la chute qui devait être d'un mètre dans une cavité. Apparemment, elle était restée totalement inconnue du personnel de la Biennale sous le plancher de l'usine pendant des années. Mes genoux tremblaient encore lorsque je me suis relevé et que j'ai balayé un peu de la poussière qui s'était déposée sur ma veste noire que j'avais rapportée du Brésil. En regardant le grand trou dans le sol démolé et les planches de bois cassées, j'ai commencé à réaliser que je me trouvais au sommet d'un ancien escalier. Retirer les planches a été un effort laborieux et j'ai dû en casser certaines qui bloquaient le passage. Les escaliers menant plus bas disparaissaient dans l'obscurité. J'ai décidé de les emprunter vers ce qui semblait être un sous-sol inconnu. Un souvenir m'a traversé l'esprit, celui de mon enfance où je jouais à cache-cache avec d'autres enfants dans le sous-sol sombre de l'immeuble où je vivais avec mes parents. Cela pouvait devenir effrayant après un certain temps seul dans ma cachette, surtout si personne ne me trouvait.

Je suis arrivé au bout des marches, mais il n'y avait rien d'autre qu'un mur. « Très décevant », ai-je pensé. En examinant la surface du mur de plus près, j'ai trouvé de la lumière émanant d'une étroite fissure. En poussant contre le mur, la fissure s'est élargie. Je pouvais voir un espace derrière le mur. Il y avait une grande cour-jardin, comme dans un cloître médiéval. En appuyant plus fort, j'ai pu déplacer le mur lourd comme une porte sur des charnières gigantesques. La cour faisait partie d'un grand bâtiment, dont le plan ressemblait à une vague, ou du moins c'est ainsi que je l'imaginais. Car marcher dans le couloir central signifiait marcher le long d'une longue courbe légère. D'un côté, le couloir était ouvert sur le jardin. De l'autre côté, il y avait des gens en petits groupes assis·e·s autour de tables. Il·elle·s discutaient beaucoup et avaient l'air de s'amuser. Je connais-

sais ces gens. Tous les visages familiers de ma vie quotidienne passée étaient réunis ici. Certain·e·s que j'avais oublié·e·s depuis longtemps. Il·elle·s étaient tou·te·s venu·e·s. En marchant, j'ai salué chacun·e d'eux·elles chaleureusement lorsque nos regards se sont croisés. Les gens m'ont jeté des regards chaleureux et connaisseurs, et m'ont salué d'un léger signe de tête. D'autres étaient trop impliqué·e·s dans leurs conversations. Plus loin dans le couloir, il y avait un groupe de cinq personnes, penché·e·s sur un ordinateur portable posé sur leur table. Avaient-il·elle·s un bureau ici ? Leur complicité clandestine m'a rendu curieux et je me suis dit que je devais leur parler.

« Bonjour, comment allez-vous ? » J'ai souri.

« Salut ! Content de te voir ! » a répondu l'une des femmes du groupe. Elle avait des cheveux blonds foncés. Les autres ont souri.

« Très bien, merci. Et vous ? Vous êtes occupé·e·s ? ».

Je leur ai proposé de prendre un verre.

« Nous travaillons sur un livre », a répondu une autre femme.

« Le titre est *Proximité(s)/Nähe* », a ajouté le seul homme du groupe.

« C'est le titre d'une série d'ateliers que nous avons organisés au cours de l'année 2021 » a repris la femme précédente, alors qu'elle mettait un peu de tabac sur un papier, le roulant pour former une cigarette tout en parlant. Il semblait que tout le monde était très impliqué·e.

La femme qui m'a salué en premier s'est tournée vers moi : « Je m'appelle A. Enchantée de vous rencontrer, »

« Enchanté de vous rencontrer. » lui ai-je répondu, surpris par son nom énigmatique.

« Notre objectif premier était de créer un dialogue au long cours entre la France et l'Allemagne », poursuivit A.

« Intéressant ! ». Je sirotais mon verre. « Quelle était l'intention de ce dialogue ? »

« Nous avons tenté d'initier une observation et une expérimentation », expliqua l'homme, qui s'est présenté comme « O ». « Nous sommes parti·e·s du postulat de l'émergence supposée d'un nouveau public européen dans des zones que certain·e·s qualifient de 'périphériques' au sein de deux villes différentes ».

« Pour être plus précis, nous l'avons organisé dans la Cité Jardin à Lyon 7e, juste en face et au High-Deck-Siedlung à Neukölln/Berlin. » ajouta la femme en allumant sa cigarette.

« Excusez-moi, puis-je vous demander votre nom ? »

« Je m'appelle A.H. Enchantée de vous rencontrer. »

« Enchanté de vous rencontrer, ». Il y avait quelque chose d'intéressant dans cet obscurcissement de leurs noms...

A reprit le fil : « Nous avons envisagé pour ce projet un format qui présentait l'intérêt de concentrer l'énergie afin de voir apparaître, dans une déflagration, une implication et des éclosions qui parfois s'amenuisent quand la sollicitation s'étire sur un temps long ». J'étais sidéré. « Désolé, A, je n'ai pas compris. Que voulez-vous dire ? ». Elle commença à répondre, mais à ce moment précis, un groupe passa, animé par une conversation si bruyante que je n'entendis pas son explication et je n'osais pas ensuite lui demander de répéter. J'ai seulement répondu par un hochement de tête affirmatif et j'ai dit « ok ».

« Le contexte spécifique des 'banlieues' ou des 'périphéries' constituait selon nous un territoire fertile au regard de leur situation actuelle transitoire entre fin de l'industrie et arrivée de la gentrification. »

« Oui ? Et c'est un terrain fertile pour quoi ? »

« Nous avons conçu *Proximité(s)/Nähe* comme un espace offrant la possibilité de s'ouvrir réciproquement à différents réseaux, flux et canaux de communication, mais aus-

si de partage de connaissances. Le contexte des 'périphéries' pouvait alors constituer un terrain fertile pour mettre en dialogue des personnes qui ne se connaissent pas et qui veulent et peuvent partager entre elles des savoirs, communiquer avec d'autres hors de leur environnement quotidien professionnel ou de vie... voire au-delà même de leur pays ».

« Mais attendez, interrompt celle qui se fait appeler A.H., à Berlin la situation est un peu différente de celle de Lyon, je crois. Ce sont moins les histoires d'industries et de gentrification que le fait qu'il s'agisse de deux complexes architecturaux utopiques – malgré des décennies d'écart dans leur conception – et la pluralité des populations qui les habitent qui sont comparables à bien des égards, ».

Je comprenais que le groupe était composé d'artistes, de curateur·ice·s mais aussi de médiateur·rice·s. Quels intérêts pouvaient-il·elle·s bien partager avec les habitant·e·s de ces quartiers ? Je suis resté sceptique. « Comment avez-vous franchi la frontière entre les pratiques liées à l'art et ce type d'intervention sociale ? »

« Notre travail de l'époque nous a conduit à vouloir explorer les relations entre les champs du travail artistique et les nécessités de la vie quotidienne, ainsi que les marges de manœuvre, les fictions et les réalités qu'elles génèrent, » répondit A.

« Et qu'est-ce qui a conduit à ce désir ? »

« Nous avons entamé une conversation au long cours fin 2019 puis début 2020, nourrie de réflexions communes en cours de part et d'autre, pour concevoir le projet. Ces plans ont été bousculés par la pandémie mondiale de Covid-19. De cette situation incertaine est apparu le sentiment d'urgence d'une première collaboration, qui a pris la forme de conversations collectives en ligne co-organisées de manière spontanée et autonome, adressées à divers interlocuteurs et à partir de diverses matières à réflexion. Ces premiers petits exercices constituent une introduction à l'écriture de *Proximité(s)/Nähe*. Y sont soulevées des questions concernant l'appropriation et les possibilités de « contre-appropriation » ou de subversions dans un cadre d'invitations institutionnelles à participer; la transformation éventuelle des postures de transmission (qui apprend de qui) et le renversement des figures d'autorité (qui est auteur·ice de quoi dans la démarche participative); le potentiel du micro, du local, de la communauté dans la création de nouveaux modes d'existences. »

Le groupe était optimiste, je pouvais le voir. Même après coup, il·elle·s avaient ce dynamisme plein d'énergie qui me faisait penser aux jeunes gangs de rue qui se demandent comment une pratique artistique pourrait contribuer aux soins dans le contexte des banlieues; aux jeunes artistes qui se demandent s'il est possible, par le biais d'une pratique esthétique, d'initier des collectifs temporaires et d'aider les individus à sortir de leur isolement et de leur sentiment d'impuissance pour faire l'expérience de la réalité corporelle partagée de la véritable solidarité. Peut-être même se demandaient-il·elle·s s'il·elle·s pouvaient contribuer à redonner aux habitant·e·s et aux agent·e·s locaux·ales le sens de l'action qu'il·elle·s ont peut-être perdu à cause des mécanismes d'exclusion néolibéraux et des stigmatisations sociales et culturelles ? Ou s'il·elle·s pouvaient contribuer à renforcer ce sens lorsque l'action existait déjà ? Le groupe m'a soudainement irrité intensément. Je me suis dirigé vers O, lui ai tapé sur l'épaule et lui ai donné une bise affectueuse sur la joue. « Alors, peut-être pouvez-vous chercher à répondre collectivement à ces questions et suggérer la subversion par une invitation artistique comme un moyen potentiel d'atteindre un idéal d'émancipation ? Comme cela, l'invitation à participer, quant à elle, pourrait constituer l'opportunité d'un rassemblement collectif pour servir de levier au rétablissement d'une proximité qui s'est perdue. Bref, dites-moi, comment s'est développé votre projet ? »

Il-elle-s ont commencé à expliquer comment il-elle-s sont parti-e-s d'un ensemble de relations, ce qui a rendu tentant le fait de créer de nouveaux liens transgressant les frontières nationales et revendiquant l'existence d'un nouveau public européen qui se manifeste dans les microstructures des deux villes, Lyon et Berlin. Pourtant, je me demandais : que faisaient-il-elle-s vraiment ? Je veux dire, à quoi cela ressemblait-il ? « Pouvez-vous me dire quelque chose sur les ateliers eux-mêmes ? »

Une femme aux cheveux bouclés a levé les yeux de l'ordinateur portable. « Tous les artistes et créateur·rice·s invité·e·s ont partagé un intérêt pour une pratique consistant à déplacer les perspectives et à inverser les logiques dominantes, répondant ainsi à des questions urgentes sur la façon de (re)vivre ensemble. Il n'y avait pas de division stricte établie entre les pratiques, mais si l'on veut spécifier les ateliers, Félix Luna, par exemple, a remis en question les principes d'interaction sociale et de transaction économique et symbolique au sein du High-Deck-Siedlung. LALCA, Les Inattendus et Oliver Bulas ont partagé un intérêt pour la remise en question des composantes historiques et psychogéographiques des environnements suburbains et, aux côtés de Jan Kopp et Kuringa, ont abordé la transmission et la collecte de connaissances et savoirs subalternes en développant des moyens de les insérer dans la sphère publique et d'amplifier les voix des participant·e·s. Tou-te-s les artistes impliqué·e·s ont cherché à créer de nouveaux espaces publics et à influencer leur mode de sociabilité dans une interdépendance entre sphères publique et privée. » La femme avait pris la parole pour la première fois.

« Cela semble intéressant. Sur quoi avez-vous basé vos décisions pour ces artistes spécifiques ? »

« Eh bien, différentes choses. Mais, toutes ces pratiques abordent le potentiel de concevoir la société comme une structure diversifiée, construite de manière responsable, qui n'est pas un *statu quo* imposé mais une relation continue de nombreuses couches interdépendantes. Les ateliers créent ainsi des situations spécifiques de partage des connaissances, savoir-faire et possibilités de résistance en temps de crise. » déclara A.H. Je sentais qu'elle me cachait plus que son nom. Pourquoi ne pouvait-elle pas dire ouvertement que la société actuelle contredisait ses propres normes et qu'un changement était nécessaire ? Ou n'était-ce peut être pas ce qu'elle voulait dire ?

« Ainsi, à Lyon comme à Berlin, le projet curatorial consistait en trois ateliers chacun. Trois artistes vivant en Allemagne ont animé des ateliers en France et quatre artistes vivant en France ont fait de même en Allemagne. Il y a eu également de nombreux préalables à ces situations qui ont constitué finalement la plus grande partie du projet tout en étant au final la plus invisible. »

« Tout au long du processus, les commissaires et les artistes, en lien avec des médiateur·rice·s de terrain, comme moi, qui sommes davantage au contact des acteur·rice·s locaux·ales et des habitant·e·s, ont dû adapter leurs objectifs et leurs pratiques. Ces dernier·ère·s ont ensuite été éprouvé·e·s au sein des territoires investis. L'écriture du projet tout comme sa réalisation ont été parcourus par une grande part d'inconnue qui constituait également un « potentiel » et un apprentissage collectif. Ces éléments sont encore présents aujourd'hui dans l'écriture de cette publication » dit alors la dernière membre du groupe qui avait des cheveux noirs et portait un T-shirt noir. « Mon nom est F », s'est-elle présentée.

Je me suis senti plus satisfait de ces réponses. Elles me donnaient une idée de ce à quoi le groupe était confronté. « Je peux vous préparer des boissons ? », ai-je proposé. O a refusé, les autres ont accepté. Je pouvais peut-être en savoir plus. Je les ai interrogé·e·s sur la façon dont il-elle-s avaient choisi les deux lieux et sur ce qui les intéressait plus

particulièrement dans ces quartiers. Le fait que la Biennale soit située dans ce quartier avait probablement joué un rôle ? Mais qu'en était-il de Berlin ? La femme aux cheveux bouclés s'est amusée à répondre à mes questions tandis que je prenais des verres sur les étagères pour préparer cinq boissons, dont une pour moi. « Afin d'établir une traduction efficace entre deux pays, deux langues, deux cultures, il fallait choisir deux quartiers aux histoires forcément différentes, mais qui présentaient aussi des connivences. À Lyon, la situation la plus évidente était celle de la Cité Jardin dans le 7<sup>e</sup> arrondissement. »

« En effet, la Biennale de Lyon s'est installée en 2020 dans les anciennes usines Fagor-Brandt qui se situe de l'autre côté d'une des rues adjacentes à la Cité. Veduta pour sa part intervient au sein du quartier depuis 2015. La Cité Jardin a été bâtie en 1925 afin d'accueillir l'immigration italienne spécialisée dans les techniques de construction. Son édification témoigne d'une réflexion sur l'habitat incorporant une dimension hygiéniste. Sa présence patrimoniale dénote fortement avec les bâtiments construits dans le quartier récemment : de nombreux laboratoires, sièges d'entreprises et établissements d'enseignement supérieur sont venus s'y installer à la suite de la fermeture des usines, comme celle de Fagor-Brandt. La Cité Jardin constitue visuellement une enclave isolée dans son rythme quotidien et ses usages de vie. Les habitantes et habitants quant à eux-elles représentent un microcosme significatif des diversités de la société en termes d'origines sociales, culturelles et géographiques. » O. a terminé son monologue avec un souffle d'urgence dans ses dernières phrases. A.H. l'interrompt afin de préciser que le fait d'être une enclave isolée est ce que la Cité Jardin et le High-Deck ont en commun.

« Et le High-Deck-Siedlung à Berlin dans le quartier de Neukölln est un projet de logement public des années 70 et 80. Il a été réalisé dans le cadre de la construction de logements sociaux à ex-Berlin-Ouest. Au moment de son ouverture, les appartements jouissaient d'une popularité particulière comme exemples de vie moderne. Depuis, le quartier connaît une perte d'attractivité constante. Pourtant, je dois préciser que le quartier vient d'être classé Patrimoine Architectural National en 2020 suscitant une émulation autour de cette valorisation très attendue par les habitantes et habitants qui souffrent de l'image négative de celui-ci. Il rassemble de très nombreuses communautés issues de différentes aires géographiques et culturelles, ou que dirais-tu, Adeline ? » Le visage d'O s'est figé une seconde en parlant.

« Merci O ! » J'ai dit et j'ai souri de son indiscrétion. Les autres ont échangé des regards, mais sont restés silencieux-euses quand Adeline a répondu « Merci Oliver ! ».

J'ai trouvé cela intéressant. J'avais fini de mélanger les boissons et les ai apportées à la table, en en tendant une à A.H., à F, à la femme aux cheveux bouclés et à Adeline. Il-elle-s se tenaient à une distance prudente de l'ordinateur portable. Je sentais qu'il-elle-s ne voulaient pas risquer de renverser un verre sur l'ordinateur. A.H. bu une petite gorgée, alluma une autre cigarette et continua d'expliquer sans que je pose de question : « en tenant compte de tous ces éléments contextuels, nous avons décidé d'écrire un projet qui porterait en lui les notions de proximité, de correspondance et de traduction, le tout adressé à une 'communauté européenne par le faire' en devenir. Il ne s'agissait pas vraiment de chercher des points de connexion entre la France et l'Allemagne au sein de leurs centres artistiques respectifs, mais au contraire de décentrer cette possibilité en intervenant directement en périphérie et en s'adressant presque exclusivement à des personnes évoluant dans d'autres milieux. L'objectif ambitieux des ateliers partagés était de tenter de saisir - par des principes d'instantanés volontairement courts et obligeant nécessairement à une posture spontanée - des perspectives sur le futur possible de l'Europe afin de pouvoir anticiper les besoins actuels ou futurs. A partir d'un diagnostic

de terrain ou parfois d'un recueil d'expériences, de vécus et de besoins réalisés au préalable sur place par les personnes impliqué-e-s de part et d'autre de la frontière, les artistes étaient invité-e-s à proposer d'autres manières d'aborder les usages quotidiens des quartiers par des principes d'ouverture : au monde, à la création, à ses voisin-e-s, à soi-même. »

Elle me sondait, tentait d'élucider si j'avais des arrière-pensées cachées dans le fond de mon esprit. Je ne pouvais pas imaginer une autre raison qui pourrait expliquer pourquoi elle divulguait de manière aussi flagrante les secrets intérieurs de leur fonctionnement. Cela faisait-il partie d'une stratégie ? J'ai passé en revue plusieurs noms possibles dans ma tête. Son nom était-il Alice Hubert ? Anne Horel ? Annette Hans ? Ou Agnès Huet ? Je pris une lente gorgée de mon verre et en m'adossant agréablement à ma chaise sans montrer aucun signe de gêne. « Quelles conclusions tirez-vous de ce projet ? » ai-je demandé en tentant de dévier du sujet.

« Le point de vue rapporté par des interlocuteur-ric-e-s extérieur-e-s sur le projet *Proximité(s)/Nähe* était particulièrement enthousiaste pour sa prise en compte précisément de ces complexités : pouvoir proposer, réunir - même temporairement et seulement quelques personnes - mais aussi s'inscrire dans des dynamiques collectives ont constitué des leviers particulièrement importants qui sont à préserver pour la suite.

Le projet de Van Bo Le-Mentzel, par exemple, a été accueilli dans le cadre de la fête d'été du quartier au sein du jardin partagé l'Oasis de Gerland et continue de circuler grâce à l'emprunt fréquent de la cuisine mobile réalisée dans ce cadre.

L'un-e des artistes qui a également participé au projet a déclaré dans un commentaire spontané : 'Je ne pense pas que nous ayons pu transformer quoi que ce soit parce que c'était trop court, mais nous avons suscité l'enthousiasme et le désir. Nous voulons aussi continuer.' »

Lorsque mes paupières se sont ouvertes, j'ai vu une surface blanche. C'était une table vue d'en-dessous. En inclinant lentement la tête, je me suis rendu compte que j'étais allongé sur le sol d'une grande pièce. Je devais avoir dormi longtemps car une faible lumière du jour entrait déjà par les fenêtres. J'ai essayé de bouger, mais mon corps était douloureusement raide à cause du sol dur et froid. Après m'être glissé sous la table, j'ai pris une profonde inspiration et j'ai toussé. Je me sentais affreusement mal. Mon esprit a commencé à s'éclaircir. J'étais dans un centre social de quartier à Berlin. C'était le Mittendrin, dans le High-Deck-Siedlung. Cet espace avait été loué pour l'utiliser comme base lors d'un certain nombre d'ateliers qui étaient organisés dans le quartier. Je me suis retourné vers l'endroit où j'avais passé la nuit. Sur la table se trouvait un petit livre. Il avait une couverture rigide en lin noir et le titre était le suivant : *Proximité(s)/Nähe*. Je l'ai ouvert et j'ai lu sur la première page :

« *Proximité(s)/Nähe* est une série de workshops qui s'est déroulée au cours de l'année 2021. Son objectif premier était de tenter de créer une situation de dialogue entre la Cité Jardin du 7e arrondissement de Lyon et le High-Deck-Siedlung à Neukölln/Berlin. L'intention de cette conversation... »

**Oliver Bulas**  
artiste et membre du *How To*  
né en 1981 en Allemagne, vit et travaille à Berlin

Oliver Bulas crée des « situations construites » (scènes) dans lesquelles il invite les visiteurs à s'immerger. Il s'intéresse à ce qui définit l'espace social. Comment cet espace peut-il être produit à une époque où le capitalisme divise les espaces à l'infini par la division du travail tout en rendant tout interchangeable ? Ses expositions sont des affirmations, et dans certaines circonstances aussi des déceptions. Ce ne sont pas des constructions rigides, car elles se forment au moment de la rencontre avec le public.

**Annette Hans**  
commissaire et membre du *How To*  
née en 1982 en Allemagne, vit et travaille à Bremen et Hambourg

Annette Hans est directrice du GAK Gesellschaft für Aktuelle Kunst à Bremen. Auparavant, elle a travaillé à la Kunstverein Harburger Bahnhof, au M.1 Arthur Boskamp-Stiftung et à la Kunstverein à Hambourg. Parallèlement à sa pratique institutionnelle, elle travaille sur des projets indépendants dans l'espace public, réalisant des scénographies d'installations performatives autour des architectures urbaines et de la relation entre la sphère privée et la politique (Hidden Lines of Space). Elle a été co-fondatrice et membre éditoriale d'International Village Magazine produisant des publications mais également des interventions dans l'espace public afin d'implanter des stratégies artistiques questionnant la notion historique et contemporaine de citoyenneté.

**Adeline Lépine**  
responsable de *Veduta*  
née en 1984 en France, vit et travaille à Lyon

Après des études d'histoire de l'art et plusieurs expériences dans le champ social, Adeline Lépine a travaillé pour différents musées et centres d'art en tant que médiatrice et programmatrice culturelle. Impliquée également dans divers projets artistiques collectifs, elle s'investit en général dans la recherche et la création de situations qui permettent la rencontre entre des altérités (une œuvre d'art, une institution, un.e artiste, des personnes, etc.). Celles-ci visent à générer de nouvelles formes de dialogues, de convivialités, de réflexions et d'actions prenant appui sur des pratiques artistiques pour favoriser l'autonomie de chacun tout comme l'invention collective d'autres communs. Depuis 2016, Adeline Lépine est responsable de *Veduta*, laboratoire urbain et collaboratif de la Biennale d'art contemporain de Lyon.

## **Till Baumann**

**artiste**

**né en 1972 en Allemagne, vit et travaille à Berlin**

Till Baumann est metteur en scène et musicien, il vit à Berlin. Il a traduit en allemand *Jeux pour acteurs et non-acteurs* d'Augusto Boal. Avec Bárbara Santos et Christoph Leucht, il a fondé, il y a maintenant dix ans, l'atelier de théâtre KURINGA – Space for Theatre of the Oppressed. Le théâtre de l'opprimé est une méthode esthétique de transformation de la réalité, fondée par le metteur en scène de théâtre brésilien Augusto Boal.

À Berlin, KURINGA s'engage à la diffusion créative de la méthode par la recherche, la production artistique, la qualification, les projets et les groupes de théâtre forum. Ses initiatives visent à renforcer les réseaux de solidarité - locaux, régionaux et internationaux - pour une action concrète et continue.

<https://kuringa.de/>

## **Van Bo Le-Mentzel**

**architecte**

**né en 1977 au Laos, vit et travaille à Berlin**

Van Bo Le-Mentzel est architecte, enseignant, auteur et inventeur du mobilier Hartz IV ainsi que de la One-SQM House. Il est fondateur de la Tiny Foundation, un groupe de makers qui ont pour objectif de faire du droit à la ville un droit universel accessible à tous. Il est également directeur de la Tinyhouse University. Les initiatives de Le-Mentzel se situent entre le design, la durabilité et la participation sociale. Elles remettent en question les principes apparemment intouchables de l'interdépendance entre société et économie.

## **Jan Kopp**

**artiste**

**né en 1970 en Allemagne, vit et travaille en France**

« Vidéaste, dessinateur, sculpteur, Jan Kopp réalise des installations et fait des performances... Quel que soit leur univers esthétique, ses réalisations tendent avant tout à rendre sensibles des possibles du positionnement individuel : elles suggèrent des appropriations de l'espace, suscitent un usage particulier des objets, invitent au mouvement, déplacent le regard, proposent l'invention d'une nouvelle langue... Elles questionnent l'espace public, le lieu commun (au sens propre du terme) et 'l'être ensemble'. Ce sont autant d'expériences qui mettent en jeu la circulation et l'échange de la parole, l'éphémère d'une présence physique à la fois unique et commune, l'existence d'une communauté. »

Extrait de : Olivier Grasser, *Ungebautes*, in : *La courbe de la ritournelle* (catalogue d'exposition), Édition Filigranes, Paris 2012.

## **Félix Luna**

**artiste**

**né en 1983 au Mexique, vit et travaille à Lyon**

La pratique de Félix Luna repose sur des principes d'enquêtes expérimentales et subjectives. Elles ont pour objet les vestiges, l'Histoire officielle et ses uchronies dérivées. En partant d'une collecte d'archives, de voyages ou d'anecdotes issues du quotidien, il cherche à générer des situations ou à fictionnaliser différemment des faits. Cette démarche constitue toujours un dialogue avec une altérité : une autre enquête, un groupe de personnes, une médiation personnelle.

Les œuvres de Félix Luna prennent alors la forme de story boards, de dessins, de photographies, et de workshops.

## **LALCA**

**association créée en 2008 en France  
basée à Lyon**

Association créée en 2008, LALCA est un laboratoire de recherche théorique et expérimentale qui tente d'observer comment la ville se fabrique à l'interface de ce(ux) qui l'effraie(nt).

C'est aussi un lieu de production d'expériences artistiques ; sonores, plastiques et urbaines, qui prennent vie dans les territoires où l'on s'inscrit et avec les personnes qui n'ont bien souvent pas voix au chapitre.

Ainsi Lalca tente de suivre les chemins du à-côté et du à-venir urbain, et d'inscrire ses projets dans une réflexion sur l'habiter questionnant nécessairement l'histoire de nos sociétés contemporaines, la place des étrangers dans la ville, la mobilité bien souvent liée à la précarité du travail, la dangerosité de la muséification et de façon plus poétique, la place des mots et de la connaissance, tout autant que la place des humains...

## **Les Inattendus**

**association créée en 1995 en France  
basée à Lyon**

Les Inattendus est une association de création et de diffusion audiovisuelles. Elle réunit des réalisateur-riche-s, des artistes plasticien-ne-s, des programmateur-riche-s et des producteur-riche-s. Elle se concentre sur la création : au sein d'ateliers de création et de pratique audiovisuelles - captations sonores, réalisations de films collectifs, créations plastiques et photographiques - l'association propose à différents publics (scolaires, habitant-e-s...) des espaces d'expérimentation en lien avec leur environnement. La diffusion est aussi essentielle : par l'organisation de projections ponctuelles et d'un festival biennal, Les Inattendus cherchent à promouvoir la richesse et la diversité de la création cinématographique en soutenant des films audacieux, rares et singuliers, qui se démarquent des normes en vigueur et qui ont, de ce fait, peu d'opportunités de diffusion. Les principes artistiques sont les suivants : diffuser et produire des images et des sons de manière collective et participative ; appréhender cette production de manière transversale en croisant plusieurs pratiques artistiques ; mener une réflexion sur les fonctions artistiques, culturelles et sociales de l'image.



Cette édition a été publiée à l'occasion du projet *Proximité(s)/Nähe* conçu par le collectif *How To* et *Veduta/Biennale de Lyon* en 2021 et qui s'est déroulé à la Cité Jardin et aux Usines Fagor-Brandt (Lyon 7e arrondissement) ainsi qu'au High-Deck-Siedlung (Neukölln/Berlin).

**Commissarié par** Oliver Bulas, Annette Hans et Adeline Lépine

**Artistes invité-e-s et contributeur.rices**

Till Baumann, compagnie Kuringa

Oliver Bulas

Van Bo Le-Mentzel

Marc Bourgeois

Jan Kopp

Félix Luna

LALCA: Corentine Baudrand, Julie Bernard, Marie Maindiaux, Florent Ottello

Les Inattendus: Lionel Retornaz

**Conception graphique :** Andrea Garcia

**Traduction :** Ana Aguilera, Oliver Bulas, Sarah Caillet, Andrea Garcia, Annette Hans, Nina Kettiger, Adeline Lépine, Katja Sporbert, Violaine Varin

**Relectures :** Oliver Bulas, Sarah Caillet, Annette Hans, Adeline Lépine et Fanny Ventre

**Imprimée par :** Imprimerie Delta

**Dans le cadre** du Fonds PERSPEKTIVE pour l'art contemporain et l'architecture, une initiative du Bureau des arts plastiques de l'Institut français d'Allemagne. **Soutenu par** le Ministère de la Culture, l'Institut français de Paris et le Goethe-Institut.

**Avec le soutien** du Goethe-Institut Lyon, de la Ville de Lyon (Politique de la Ville et Fonds International), de la Métropole de Lyon (tous sites et Fonds International).

Veduta/Biennale de Lyon est par ailleurs soutenu par la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes, la Préfecture du Rhône, la Région Auvergne-Rhône-Alpes et la Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale pour ses activités 2021.

Merci à toutes celles et tous ceux qui nous ont accompagnés avant et pendant le projet dans la Cité Jardin : l'association La Légumerie, le centre social de Gerland, la Mission locale du 7e et l'arche de Noé ; ainsi qu'au High-Deck-Siedlung, l'équipe de The Corner, l'équipe du mittendrin, l'équipe de la Waschküche et celle du Quartiermanagement, en particulier Ines Müller, ainsi qu'Ana Aguilera et Nina Kettiger pour la traduction et la médiation. Nous remercions plus particulièrement toutes les participantes et les participants et les interlocutrices et interlocuteurs du projet.

© 2021 les artistes, les auteur.rice.s et Veduta/Biennale de Lyon



LA BIENNALE  
DE LYON  
ART

VEDUTA

L'ART, LA VILLE,  
LES HABITANT.E.S